

Lucrece Luciani-Zidane, *L'Acédie. Le vice de forme du christianisme, de saint Paul à Lacan*, Paris, Cerf, 2009, 324 p. Par Patrick Avrane

Patrick Avrane

DANS **LES LETTRES DE LA SPF 2010/1 N° 23**, PAGES XII À XII
ÉDITIONS **ÉDITIONS CAMPAGNE PREMIÈRE**

ISSN 1281-0797

ISBN 9782915789607

DOI 10.3917/lspf.023.0207l

Date de mise en ligne : 06/01/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2010-1-page-XII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Campagne Première.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LECTURES

Maurizio Balsamo

Psychanalyse et subjectivité

Histoire, généalogie, psychose

Paris, Campagne Première /, 2010, 228 p.

Par FRANÇOIS LÉVY

Attention, chef-d'œuvre ! Voilà un livre qui, à mon sens, pose plus de questions qu'il n'en résout – et c'est tant mieux –, car, pour ce qu'il en est de la question de la psychanalyse et de la subjectivité, il vaut mieux avancer à pas comptés. « Psychanalyse et subjectivité » : on ne pouvait pas trouver titre plus « anti-commercial » pour toute personne intéressée par ce qui s'imprime, de nos jours, dans le domaine de la psychanalyse, et, cependant, ce qu'on y trouve s'imprime dans l'esprit du lecteur grâce à l'extrême pertinence du propos.

En cinq chapitres – dont les premiers auraient pu être intitulés « De nos antécédents », tant ils apparaissent comme une précaution indispensable aux yeux de l'auteur pour légitimer la place à partir de laquelle il s'expose et expose ses recherches et ses thèses, pour « s'auteuriser » –, Maurizio Balsamo, qui n'en est pas à son premier essai – loin de là ! –, réussit le tour de force de mentionner dans leurs plus infimes et infinis détails les points à la fois les plus importants et les plus subtils de la construction identitaire et subjective de l'individu humain.

Son livre a le mérite de s'appuyer sur diverses élaborations déjà existantes, mais assez peu divulguées sur la question – en particulier, celles de Wilfred R. Bion, de Donald W. Winnicott, de Piera Aulagnier, mais aussi de René Roussillon et de Guy Rosolato, pour ne citer que ceux-là – pour « tisser » un entrelacs d'éléments fondamentaux qui, du coup, apparaissent comme indispensables pour « appréhender » la construction à la fois progressive et incessante de la subjectivité.

Car là est à mes yeux la grande avancée de ce travail : la mise en évidence du caractère aussi bien progressif qu'incessamment renouvelé de la construction de la subjectivité humaine, mise en constante relation avec l'identité – et, donc, le changement. Le point de vue oscille donc, en permanence – c'est une nécessité –, entre diachronie et synchronie, entre « histoire, généalogie et psychose », comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, la question du sujet renvoyant sans cesse tout un chacun à son « actualité », à considérer entre passé et devenir.

Surtout, l'importance soulignée de « la dimension non individuelle du psychisme », si elle n'est pas une nouveauté à penser, est tout de même capitale à rappeler, qu'il s'agisse de l'« environnement » de Winnicott, du « social » de Lacan ou du « groupal » de Bion. Derrière cette idée apparemment largement répandue se joue, en fait, tout le débat entre déterminisme psychique et liberté autopoïétique, la tension qui noue les deux reposant en même temps la difficile question de la thérapie analytique et de son efficacité. Un important débat a lieu, à ce sujet, avec Claude Lévi-Strauss, pour qui une exclusion mythique est indispensable à la constitution d'un groupe d'hommes, mais pour lequel, souligne Maurizio Balzamo, c'est peut-être bien le pulsionnel dans l'homme que Lévi-Strauss a besoin d'évacuer ! Bien sûr, l'auteur insiste sur le « réseau infini des déterminations qui mènent à un événement psychique » et sur la « complexité de ces corrélations » tellement élevée que toute prévision dans le développement d'un sujet en constant devenir est rigoureusement impossible. Cependant, entre « corrélation » et « relation », c'est toute la dimension de la « rencontre émotionnelle » – « émotive », comme le note l'auteur – qui se trouve revalorisée par les propos tenus. En veillant à ne pas accentuer les déliaisons toujours sous-jacentes aux mécanismes ordinaires de la pensée, l'analyste prend bien appui sur l'« actuel » de la séance d'analyse pour tenir compte des défenses et procéder à une exploration. À travers la répétition, paradoxale en ce qu'elle fait alterner retour de l'identique et ouverture à la différence, le processus analytique favorise la levée de l'amnésie infantile en même temps qu'il contourne « l'impossibilité d'atteindre par voie mnésique, subjective, ce qui reste à jamais inatteignable » parce que non symbolisé et pré-subjectal.

Toute une réflexion intéressante est conditionnée par l'idée du pré-subjectal, pré-subjectal qui suppose un négatif, des lacunes, des ratés, des trous dans ce que Winnicott appelait le « continuum », le « sentiment continu d'exister » – autant de notions qui ont pu empêcher que des fonctions intermédiaires de liaison, des « processus tertiaires » se soient mis en place quand le sujet en devenir en aurait eu besoin.

On le voit : des séries d'opposés – identité/différence ; plaisir/réalité ; permanence/disparition ; permanence/changement ; transcription/retranscription ; synchronie/diachronie ; temporalité du sujet/intemporalité des processus inconscients ; déterminisme/contingence ; subjectif/collectif ; subjectif/indifférencié, etc. – rythment ce livre et lui insufflent une dynamique que je n'ai trouvée que dans très peu d'ouvrages récents.

Pour conclure, je voudrais ajouter que j'ai trouvé, aussi, dans cet ouvrage, une réflexion renouvelée sur une approche « politique » de la psychanalyse.

analyse. Un des reproches adressés à la psychanalyse concerne ses aspects « conservateurs », au sens où, par la mise en évidence des éléments inconscients qui sont sa raison d'être, elle confirmerait les modes d'organisation sociétale et sociale à la fois actuels et ancestraux, et ce face aux prétentions « révolutionnaires et subversives » permises par une mise au jour de la dimension sexuelle inhérente à tout mode d'organisation. C'est oublier, précise l'auteur en substance, qu'une société qui privilégierait le sexuel polymorphe verrait inévitablement s'instituer des défenses organisatrices et structurantes susceptibles de permettre une construction des appareils psychiques. Mais, cela, Sade l'avait déjà écrit !

L'après-coup d'une lecture.

Suzanne Ginestet-Delbreil

Paternité et maternité

La filiation en question

Paris, Campagne Première /, 2009, 167 p.

Par PATRICK AVRANE

De certains instruments de musique, on dit qu'ils sonnent juste, c'est-à-dire qu'il y a un accord entre ce que son facteur a souhaité fabriquer et le son rendu par l'instrument, ce qui permet ensuite à celui qui écoute d'entendre la musique telle que l'ont voulue le compositeur et l'interprète, mais aussi au-delà, car le mélomane se crée toujours sa propre musique. Nous pouvons dire que le dernier ouvrage de Suzanne Ginestet-Delbreil, au sujet des perspectives contemporaines de la paternité et de la maternité, répond à ce critère.

Pour que la main du facteur d'instruments fasse les bons gestes, il est certain que celle-ci doit être en accord avec son image du corps, avec ce qui l'a fondé, avec sa propre histoire donc. Ainsi, Suzanne Ginestet-Delbreil part de la façon dont elle-même a été inscrite dans la filiation, avant d'évoquer les débuts de sa pratique analytique, notamment avec des enfants, son inscription à l'École freudienne de Paris, avec ce que cela pouvait supposer d'être prête à faire sien le discours ambiant : « il "faut" du père, il faut permettre à l'enfant de sortir du désir, toujours pathogène, de la mère » (p. 11), mais aussi sa confrontation, très tôt, avec la dimension dogmatique de ce discours. Remarquons d'ailleurs qu'en ces temps glorieux d'un lacanisme triomphant

– en partie aux dépens de l’enseignement de Lacan –, ce sont souvent les praticiens de la psychanalyse avec les enfants qui ont questionné le dogme, celui auquel Suzanne Ginestet-Delbreil ne s’est jamais pliée. Cela lui permet ainsi, dans *Paternité et Maternité*, d’annoncer, sans polémique inutile, un certain nombre d’hypothèses majeures et de propositions essentielles quant aux changements actuels radicaux que nous traversons, et que ne peuvent sans doute pas formuler ceux qui se tiennent d’une théorie figée.

« L’organisation patriarcale avait défini ces attributs : au père, l’autorité, la loi, la socialisation ; à la mère, l’amour, les soins, le familial » (p. 14), rappelle l’auteur en soulignant que la vulgarisation du discours psychanalytique n’est pas sans apporter son soutien à cette conception : « Lacanien, le concept de “Nom-du-Père”, à connotation religieuse, porteur de la Loi, n’a été interprété que dans un renforcement de l’autorité paternelle. Winnicottien, la mère est centrale et “la suffisamment bonne mère” renforce les soins au quotidien aux dépens du symbolique » (p. 12). Suzanne Ginestet-Delbreil remarque qu’aujourd’hui, « parallèlement à l’affaiblissement de cette organisation patriarcale et à la montée du féminisme, les attributs du maternel sont restés plus ou moins stables, mais on ne sait plus ce que veut dire le mot père, et le lien de filiation entre un homme et un enfant reste flottant. On parle de carence paternelle » (p. 14).

C’est le premier axe de réflexion de la psychanalyste. Elle souligne que cette carence n’est pas celle du père quotidien, mais celle du père originaire. « Une constellation d’insignes valorisés soutenant l’Idéal du Moi ne fait plus Ombre pour soutenir la paternité » (p. 22). Plus précisément, cette défaillance s’inscrit dans l’Histoire, au moment de la Grande Guerre, la guerre de 1914-1918, dont le souvenir est souvent recouvert par celui de la Shoah, alors qu’elle est fondatrice. Avant la guerre de 14-18, il y eut nombre de conflits sanglants, mais aucun n’a atteint aussi profondément les familles. Les images de mort, de gueules cassées sont autant de taches sur l’image du corps de l’Idéal du Moi. Et les revendications féministes qui en sont en partie issues « ont obligé les hommes à changer leur regard sur les femmes : d’objet de désir, d’amour ou de conquêtes, les voilà qui se posent en sujet de désir. Mais quel désir ? D’où s’originerait-il chez elle qui n’ont pas le phallus, l’organe flamboyant du désir masculin ? Ce désir interroge les hommes » (p. 39), eux qui ont peur de l’attrance de l’enfant pour sa mère.

Dans le chapitre intitulé « Critique de la métaphore paternelle », Suzanne Ginestet-Delbreil, à propos du Nom-du-Père, souligne que « ce nom est l’effet du désir de la mère et fait passer le géniteur à la fonction de père » (p. 54, souligné dans le texte), remarque essentielle qui met à mal la prégnance de l’organisation phallogocentrique que l’on retrouve dans les travaux

psychanalytiques, y compris chez Lacan. « Il faut certes en finir avec les attributs associés à la figure du père par l'organisation phallogénique de la société, mais on ne peut pas en finir avec le concept de père [...]. C'est ce que dit la métaphore paternelle : elle se rejoue [...] à chaque naissance : par cette substitution, une femme fait passer d'une nomenclature où le mot reste collé à la chose, à l'ordre de la langue. C'est pourquoi la langue est maternelle » (p. 59). Comme on le voit, c'est le discours d'une psychanalyste qui ne met pas à bas un dogme, ce qui ne fait en général que le renforcer de façon défensive, mais affine la réflexion théorique. D'une certaine façon, elle permet que celle-ci puisse être aussi une langue maternelle.

À partir notamment de cas cliniques très clairement présentés, Suzanne Ginestet-Delbreil interroge la construction actuelle des identifications des enfants, souvent fétichisés, protégés de tout trauma, dont on oublie que, quel que soit le mode de leur conception, ils sont issus de la rencontre d'un homme et d'une femme. L'absence de symbolisation du désir de la mère dans la métaphore paternelle fait que la mère n'est plus que maternante et le père approvisionneur. L'enfant devient objet d'un maternage généralisé, une mère aliénée dans la maternité se replie sur l'enfant.

Paternité et Maternité traite ensuite d'une question essentielle à propos des femmes. Pourquoi, chez Lacan, les femmes ont-elles un rapport privilégié à l'Autre ? interroge Suzanne Ginestet-Delbreil, avant de décrire l'approche féministe, dans laquelle elle souligne une « néantisation de la langue où les mots d'homme, de femme, de père, de mère, d'enfant ont perdu leur sens et se définissent par leurs attributs contingents, ce qui est le propre du langage totalitaire » (p. 154). Elle poursuit avec l'approche psychanalytique où les hommes ont un rapport simple au corps, tandis que les femmes y éprouvent des difficultés, et termine avec la notion de couple. Elle souligne par exemple que l'allaitement donne l'illusion d'un rapport plein – et on pourrait ajouter que cela est sans doute lié aux préconisations virulentes actuelles pour celui-ci –, que la conception d'un enfant a toujours à voir avec le Saint-Esprit, lorsque l'attente consciente laisse la place au désir inconscient, et elle distingue l'orgasme de la jouissance, car la jouissance implique la disparition fugitive du sujet, l'illusion de connaître l'autre.

Ces notes rapides à propos de *Paternité et Maternité* tentent de mettre en évidence quelques lignes importantes de cet ouvrage, mais ce récent livre de Suzanne Ginestet-Delbreil fait partie des textes qu'il est aujourd'hui essentiel de lire dans la mesure où il ne ménage pas ce qui nous fait psychanalyste, et, en même temps, il est en prise avec l'actualité la plus profonde des mutations de notre civilisation.

C'est ainsi que, dans un certain nombre de comportements actuels, comme celui de la recherche des géniteurs biologiques, ou les rêves plus lointains de clonage ou d'utérus artificiel, Suzanne Ginestet-Delbreil dénonce un fantasme fou auquel tend tout un pan de l'idéologie actuelle, où la vérité serait établie, sans jamais nécessité de se poser les questions : « Qui suis-je ? », « Où vais-je ? ». Dès lors, l'humanité de l'Homme, « qui ne tient qu'à ce fragile établissement langagier de la filiation, disparaîtra » (p. 167).

Gageons que tant qu'il y aura des psychanalystes de la trempe de Suzanne Ginestet-Delbreil, nous saurons nous préserver de cette folie.

Par PHILIPPE PORRET

Ce cinquième ouvrage de Suzanne Ginestet-Delbreil est un travail patiné par l'expérience mais, aussi, un livre de jeunesse. On y retrouve intuitions, caps et orientations d'une psychanalyste très engagée dans les débats et l'éthique de la psychanalyse au cours des années 1970 ; et l'on y trouve une clinicienne théoricienne rigoureuse et droite, n'esquivant aucune des questions, aujourd'hui plus complexes, du fait des changements de modes de penser ou de façon de vivre en matière de filiation, ou de discours quant à la différence des sexes. L'auteur ne limite pas son propos à ces seules considérations, même si elle les aborde. Son objet est plus ambitieux : analyser la subversion de la paternité qui s'est produite à l'aube du xx^e siècle, en tirer toutes les conséquences quant aux liens subjectifs entre les sexes, reconsidérer les discours identitaires qui s'y réfugient. L'introduction de *Paternité et Maternité* mérite d'être soulignée : personnelle, juste et digne, elle donne à ce livre d'envergure l'élan intime qui l'a mis en mouvement.

On connaissait chez Suzanne Ginestet-Delbreil une écriture structurale ; ce livre, sans y faire exception, apparaît dans ses fondements, et plus particulièrement dans sa partie inaugurale (le concept de père), de constitution plus historique. L'auteur y analyse avec acuité l'impact de la Première Guerre mondiale sur l'autorité paternelle, son devenir : « La paternité ne pouvant plus se fonder sur une origine divine, la laïcisation de la société porte, à la place, des hommes ordinaires qui se font pères de la nation, pères du régiment, et tentent de maintenir l'autorité paternelle. C'est sur cette base que surgit la Grande Guerre, celle de 1914-1918. Elle va être la fracture déterminant un après, mais tout se passe comme s'il n'y avait rien eu avant. » Nombreux qui partirent la fleur au fusil revinrent gueules cassées... ou ne donnèrent plus signe de vie.

Les deux générations qui suivirent ce désastre en porteront massivement, mais chacune à leur façon, les traces subjectives. La vie, arrêtée sur un gouffre en 1914, produit en chaîne une incertitude et une indistinction successives : « C'est ce que les enfants de la troisième (quelquefois la quatrième) génération viennent dire en analyse », explique l'auteur ; « leur difficulté à s'inscrire dans une filiation se joue là. Leur image du corps, recouverte par les images des corps morcelés, mutilés, gazés de leurs parents, les laisse en quête d'identité : comment être enfant d'un fils ou d'une fille névrotiquement collée à ses parents ? En quête narcissique : comment se ressentir dans un corps plein, quand les images sont faites de morcellement ou de cadavres ? Reconnaître son origine quand il y a un arrêt dans la suite des générations. Il manque à l'Idéal du moi l'image d'un corps vivant soutenant la constellation des insignes qui le constituent. Un corps d'homme ayant été vivant pour porter le mot de père ».

La question des fondements, non plus historiques mais linguistiques de la paternité conduit Suzanne Ginestet-Delbreil, à reconsidérer l'enseignement de Lacan quant au Nom-du-Père, mais aussi la vulgate qui en a suivi. Il en résulte un rééquilibrage : en opposition aux théories analytiques centrées sur la relation mère/enfant, la nécessité du maternage et les carences affectives dues à l'absence de lien intériorisé entre mère et enfant, la transmission par la mère de cet autre qu'est un père, en ouvrant la place à la fonction signifiante, oblige un homme à n'être père que du fait d'une nomination. La promotion de la loi, ici requise, n'a rien à voir avec un quelconque phallogentrisme, car il n'y a qu'une loi qui est celle introduite par la fonction signifiante à laquelle hommes et femmes sont assujettis de la même façon. Lacan n'est pas sans le savoir, lui qui fustige les pères « piliers de la foi, paragon de l'intégrité ou de la dévotion qui ont en commun de ne pas reconnaître de n'être père que de par la nomination maternelle, de n'être père que du fait de l'existence du dire. C'est d'ailleurs là le passage obligé de la fin d'analyse d'un homme ».

Les trois autres chapitres (« Un enfant », « Paternage et maternage », « Une femme ») tirent les conséquences de cette relecture : « La séparation n'est pas, comme l'a soutenu et le soutient encore la théorie analytique, l'effet d'un père castrateur, mais celui de la parole qui efface l'objet au profit du signifiant ; elle est effet de la parole maternelle. » Des récits de cure effectués entre 1970 et 1980 donneront les contours de ce rééquilibrage indispensable entre privation et castration, comme de la manière dont la filiation retrouve alors plus paisiblement son ordre. La psychanalyste, attentive au désarroi dont souffrent les personnes qui viennent aujourd'hui

d'hui consulter, resitue alors l'héritage de la solitude qui s'y manifeste : « Si tant d'hommes et de femmes semblent ne pas pouvoir l'assumer, s'ils ne peuvent concevoir la négativité inhérente à la vie et l'ambivalence des sentiments, n'est-ce pas pour ne pas laisser affleurer dans le vide créé, les images de cadavres et de corps morcelés que le xx^e siècle nous a léguées ? »

Interrogation freudienne, par excellence. Suzanne Ginestet-Delbreil fait entendre de façon convaincante ce que la *Kultur* et la vie psychique doivent à l'histoire. Le structuralisme l'avait perdu de vue...

Ghyslain Lévy

L'Ivresse du pire

Paris, Campagne Première /, 2010, 268 p.

Par AGNÈS VERLET

Comme le soulignent le titre paradoxal et la belle image de couverture qui représente des allumettes de plus en plus consumées, ce livre est une réflexion sur un processus inéluctable de destruction, d'autodestruction, d'anéantissement de l'homme, qui œuvrerait de façon vertigineuse et menacerait l'humanité de disparition. La dédicace à Nathalie Zaltzman inscrit l'ouvrage dans une complicité amicale et intellectuelle, dans la proximité d'une réflexion de psychanalyste sur la civilisation et le mal, sur le travail de la culture, sur l'histoire individuelle en interférence avec l'Histoire collective. Se fondant sur sa clinique, mais aussi sur la littérature, l'histoire, la philosophie, Ghyslain Lévy poursuit ici une thèse qui le hante depuis longtemps et qui prolonge la réflexion menée par Freud, dès 1915, sur la guerre, la destruction, la pulsion de mort. Mais après Auschwitz et Hiroshima, l'idée même de civilisation est caduque, mise à mal par la barbarie absolue et le risque d'un anéantissement de l'espèce humaine, ce qui conduit le psychanalyste à se situer « au-delà » de ce que Freud pouvait pressentir à la veille de la Seconde Guerre mondiale, dans un « au-delà du malaise » qui dérouta la pensée (et la psychanalyse). Dans son précédent livre, en effet, *Au-delà du malaise. Psychanalyse et barbaries* (Erès, 2000), l'auteur mettait en évidence les nouvelles formes de déshumanisation qui ont marqué le xx^e siècle, quand l'histoire montre que la civilisation n'est pas liée au progrès, et que la psychanalyse se trouve atteinte dans les valeurs qui la fondent. Dix ans plus tard, en suivant son propre cheminement et en s'inscrivant dans

la suite des questionnements de Hannah Arendt, de Jacques Derrida, de Nathalie Zaltzman, il s'interroge sur les effets déshumanisants et désubjectivants d'une société mondialisée où apparaissent de « nouvelles formes collectives du malaise dans la culture et de nouvelles expressions individuelles de la détresse psychique » qui mettent le psychanalyste devant l'urgence de « penser avec le mal ». À l'ère d'une possible catastrophe nucléaire et/ou climatique, la confiance dans la pérennité de l'espèce qui, à l'époque de Freud, pouvait encore procurer une consolation narcissique, est ébranlée : la relation à la mort (et à la mortalité) a changé, et les sociétés comme les individus se trouvent entraînés dans une « logique du pire », qui prend les formes d'une escalade, d'une ivresse, ou d'un vertige qui seraient mus par la « force jouissante de la négation ».

Cette logique du pire apparaît dans les nouveaux symptômes qui s'imposent à la clinique psychanalytique, dans un monde où l'aliénation à la technologie, les critères de rentabilité et d'efficacité, le besoin d'immédiateté évacuent la subjectivité, perturbent la relation au temps et à l'espace, expulsent le sujet de l'espace du rêve et du temps de penser. C'est donc d'abord une position de clinicien qu'adopte Ghyslain Lévy, proche de la souffrance de patients jeunes, étudiants exilés d'une culture et d'une histoire familiale qui n'ont pas laissé de traces, amputés de leur langue et d'une « mémoire des choses », et auxquels l'absence de liens donne un sentiment d'exclusion sociale et de déracinement, certes, mais aussi de vide, de « non-appartenance au monde ». Une jeunesse à la recherche de « nouveaux paradis » qui, faute d'avoir des espaces communs à partager, se réfugie dans des addictions diverses et fuit dans le « vertige du pire ». Cette expérience de désertification intérieure, dans un monde sans représentation, sans affiliation, sans parole, génère une « clinique de l'ennui », dont « l'addiction au dormir » est un symptôme récurrent, le sommeil devenant une façon de tuer le temps pour survivre à la douleur de l'ennui et à un excès de souffrance. Face à une désubjectivation qui va jusqu'à l'« auto-annihilation », le psychanalyste est dans la nécessité d'inventer : de même que les écrivains de la jeune génération japonaise (telle Yoko Ogawa), qui se heurtent à l'effacement de l'histoire, au non-lieu, à la mémoire vide, se cherchent dans une « écriture nomade », de même l'analyste tente de faire surgir des traces de mémoire, de remettre le passé en devenir dans l'actuel, de donner parole aux morts, dans une régression pré-langagière.

La deuxième partie du livre prend une perspective anthropologique pour décrire une évacuation de l'humain, que l'auteur appelle « évaporation de l'homme », à partir d'une modernité ouverte par la terreur nucléaire. Les

bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki ont révélé la radicalité de l'arme nucléaire et anticipent la disparition possible de l'homme : l'humanité se trouve confrontée à une menace nouvelle, qui se caractérise par son imprévisibilité, sa soudaineté, son absence de référence, ce qui peut donner à penser que le pire est à venir. Le rapport à la mort et à la mortalité (et donc au Temps) s'en trouve bouleversé, de même qu'est troublée la capacité que nous avons à nommer ou qualifier les actes de terrorisme. C'est souvent la littérature qui exprime les visions angoissées d'un monde où la mort a fait irruption pour réduire à néant toute trace de vie. Ainsi, le roman de Cormac Mc Carthy, *La Route* (2006), décrit un univers de désolation, saturé de mort, où les traces de l'humanité et de la vie ont presque totalement disparu, et où ne subsiste que « la vie nue », réduite à de l'organique. À l'ère du nucléaire, la littérature japonaise donne à réfléchir sur ce que l'écriture a le pouvoir de transmettre ou de restaurer, quand elle s'affronte à la mémoire blanche et à l'effacement (Haruki Murakami), quand la société et l'histoire ne renvoient à aucun passé, quand la bombe semble être un destin à transmettre. Et si le suicide paraît à certains le seul acte libre (Kenzaburo Oè) réinvesti par un sujet, il en irait de même de l'écriture romanesque qui a une fonction de reconstruction et de re-subjectivation.

Pour décrire le processus d'élimination de l'humain, Ghyslain Lévy reprend les analyses plus connues de la violence totalitaire (Hannah Arendt) dans son travail de déshumanisation qui passe par la désappropriation du visage et de la langue : la thèse de Jean Clair à propos du peintre Zoran Music et de la disparition de la figure humaine en peinture après Auschwitz ; le journal de Victor Klemperer qui démonte le processus d'élimination d'une certaine catégorie d'individus par la confiscation de la langue et la mise en place d'un « panopticon politique » qui s'exerce à tout moment. Devant le déchaînement des pulsions de destruction et de barbarie, peut-on encore penser, comme Freud en 1938, que la « vie de l'esprit » est une force de résistance, ou doit-on croire, avec Derrida, à une cruauté du monde, à une « cruauté de l'âme » qui seraient l'horizon de la psychanalyse ? On le voit chez Imre Kertesz, la sujétion à l'autre peut devenir une expérience de la limite, la haine de soi confinant à un auto-anéantissement, où la honte de vivre dans l'abjection (en incorporant l'objet abject) se grève d'une honte de la honte : la clinique de la honte conduit donc à un « au-delà de l'identification primaire à l'espèce humaine [...], dans des lieux psychiques souvent non mémorables, accessibles seulement par un changement du vécu somatique ou un éprouvé émotionnel dont, parfois, seul l'analyste peut se trouver, par délégation, chargé ».

L'auteur se place finalement dans le paysage arendtien du désert, de la désolation, de l'isolement du sujet réduit à la vie nue, pour interroger le politique, et par là même l'éthique du psychanalyste. Car malgré le concept de droit de l'homme, il existe des « zones grises d'anomie politique », des lieux de non-appartenance, des mécanismes d'exclusion. On s'est beaucoup gaussé du rejet des femmes hors de la démocratie athénienne, mais l'analyste, lecteur des travaux de Nicole Loraux, peut s'interroger sur ce qui, du féminin-maternel, est ainsi décrété « obscène » : la plainte publique, la lamentation funèbre, la douleur de l'enfant mort, le refus d'oublier. Ce droit à la mémoire, qui s'oppose à l'oubli et à l'effacement, c'est la résistance des femmes, celles de la tragédie grecque, celle des folles de la place de Mai. Le refus de l'effacement, c'est aussi ce qui réunit tous ceux qui sont « sans part », qui n'ont part à rien, et dont la citoyenneté se trouve bafouée, déniée ou intermittente, comme les juifs d'Algérie (tels Derrida ou l'auteur lui-même), privés en 1940 de la citoyenneté française que le décret Crémieux leur avait octroyée en 1870. Quand l'histoire ne transmet que de la violence collective et la puissance de l'aliénation, il faut trouver un autre espace, inventer une nouvelle langue, qui permette de survivre, « une troisième langue pour dire le mineur, le banni, l'humilié, ce que laissent des expériences corporelles d'exclusion, de violence déprivante et désocialisante, quand celles-ci se déploient dans la sphère collective politique, et se rejouent dans les espaces intimes ». Mais cette troisième langue, n'est-ce pas aussi celle qu'inventent l'analysant et l'analyste, dans un « espace transitionnel linguistique commun » ? Pourtant, le paradoxe angoissant soulevé par Auschwitz et Hiroshima est qu'ils ont ouvert une ère nouvelle, puisqu'ils ont ouvert une faille dans le langage, entamant la possibilité même de nommer et de représenter. Défaillance patente, quand le concept de « crime contre l'humanité » se révèle inapte à juger des actes inhumains, qui échappent à toute qualification juridique, sauf à banaliser le monstrueux, comme ce fut le cas au procès Eichmann. Force serait donc de constater, avec Nathalie Zaltzman, que penser le mal, c'est penser avec le mal, comme un impensable, un reste irréductible (dont la logique du pire serait peut-être un symptôme ?) Ce reste, c'est peut-être la Chose, *Das Ding*, le réel troué, selon Lacan, ou tout simplement la « passagèreté », le sentiment de l'éphémère, selon Freud. Et c'est sur ce réel que bute finalement l'auteur, dans la « post-face en forme de post-scriptum », écrite à l'instant de la disparition de Nathalie Zaltzman, en résonance avec son inlassable questionnement de l'humain, et sur l'espoir d'un « reste qui survivrait à l'effondrement des valeurs civilisatrices sur lesquelles la psychanalyse s'est fondée ».

Ils ne parlent pas. Apprend-on à parler? Peut-on dire qu'ils sont hors langage? Pas véritablement, puisque parfois fuse un mot, mais ce mot ne sera pas relié à d'autres, va rester isolé, ne va pas entrer dans le discours qui fait lien social. Parfois fuse un cri. Témoin d'une souffrance? Qui peut le dire?

Jean-Claude Polack

L'Obscur Objet du cinéma

Réflexions d'un psychanalyste cinéphile

Paris, Campagne Première I, 2009, 252 p.

Par MONIQUE ZERBIB

Le titre et le sous-titre de ce livre *L'Obscur Objet du cinéma, réflexions d'un psychanalyste cinéphile*, oriente d'emblée notre regard – dans le clair-obscur de cette salle de cinéma représentée sur la page de garde – vers l'attente prometteuse de la projection du film, du plaisir de le revoir mentalement par l'écriture ou de le découvrir, avec, de surcroît, l'éclairage subtil et clairvoyant d'un homme habitué à travailler dans les eaux troubles de l'inconscient.

Jean-Claude Polack ne prétend pas écrire une histoire du cinéma, il nous offre son regard passionné et réfléchi sur un certain nombre de films d'hier et d'aujourd'hui qui ont marqué des générations de spectateurs et qui ont contribué à transformer les mentalités.

Le psychanalyste qu'il est et qui se présente dans le titre de son livre ne cherche pas à interpréter les films choisis, c'est-à-dire à nous livrer une vérité unique sur les films et leurs auteurs. Il s'agit bien plutôt pour lui de les analyser, c'est-à-dire de les dérouler, de les démonter et de les reconstruire, au plus près des plans cinématographiques, au plus près des processus psychiques à l'œuvre et à la lumière des mécanismes sociaux et politiques qui leur correspondent. Au fil d'une écriture dense et précise, son souci constant est de défier l'écart entre le mot et l'image, l'affect et sa représentation, le symptôme et ses métamorphoses. Ses grilles de lecture ne sont ni freudiennes, ni lacaniennes, ni deleuzo-guattariennes, mais, tour à tour, les unes et les autres, en fonction du film évoqué, en fonction des histoires et des thèmes abordés; elles peuvent au mieux se compléter mais aussi être revisitées, voire contestées, comme cette invitation à « réinterpréter l'Œdipe » (p. 223), pour mieux cerner cet inconscient qui nous déborde

et avec lequel il nous faut cependant négocier. Ses références livresques avouées ou implicites constituent un vaste éventail habité par la philosophie, la littérature, la théorie et la clinique psychanalytiques, ainsi que la pensée de l'histoire et de ses révolutions.

Jean-Claude Polack n'est donc pas un critique de cinéma de plus. Il ne dresse pas, on s'en doute, de palmarès; il a choisi ses films et se mesure à eux par le biais de l'écriture; il apprécie ce qui lui est donné à voir, à sentir, à vivre et à comprendre sans cacher son enthousiasme sur l'intelligence filmique, sans cacher ses révoltes et ses convictions sur les mécanismes de l'aliénation individuelle et collective. Il entre d'emblée dans les contenus filmiques, narratifs et figuratifs, décrit les procédés techniques au service des sens et de la pensée, et il a à cœur de montrer comment intériorité et extériorité de la psyché sont intriquées au regard de l'inconscient, et se présentent comme un miroir grossissant de la psychopathologie collective.

Avec l'évocation de l'enfance, de l'insouciance et du jeu, le psychanalyste cinéphile n'est pas un homme invisible. Il nous parle de lui, de son histoire et, bien sûr, de son enfance où présences et absences de la mère bien aimée structurent le temps et l'esprit de l'enfant, cet enfant qui semble faire son *Fort Da* grâce au cinéma!

Cette enfance qui « insiste », dit-il tout bonnement, se confond pour ainsi dire avec l'enfance de l'art; les débuts du cinéma comique ne font qu'un avec les débuts de l'enfant-roi, capable de transgresser les tabous liés au corps captif des interdits sociaux. En affirmant que « le personnage comique, quel que soit son âge est un enfant qui ne renonce pas », il salue avec ferveur sa folle liberté, ses mimiques et sa gestuelle qui, dans le cinéma muet (Charlie Chaplin, Buster Keaton ou les Marx Brothers), bousculent les conventions et les codes, provoquent en cascade mille péripéties qui finissent par faire sauter les verrous surmoïques des bien-pensants et laisser éclater l'insolence des désirs sous toutes ses formes.

Mais l'enfance n'a qu'un temps, et malgré ses signes persistants, l'épreuve adulte de la réalité ne le ménage pas. L'auteur choisit de nous parler de deux films qui vont constituer des moments décisifs dans sa pensée et le devenir de ses engagements, puisqu'il est question des deux thèmes majeurs pour lui que sont la folie et la politique avec *Une femme sous influence* (1974) de John Cassavetes et de *Palombella Rossa* (1989) de Nanni Moretti.

Dans ce monument de Cassavetes, aux agencements multiples, deux phrases de Jean-Claude Polack expliquent l'inévitable émergence de la folie définie comme « complexité désirante »: « Cassavetes propose au couple de Nick et Mabel une tâche presque surhumaine: faire apparaître des élé-

ments de singularité dans un texte saturé par les redondances des rôles sociaux. » Dans ces conditions, comment concilier l'inconciliable puisque le paradoxe est inéluctable : « La famille prend corps sur les flux les plus libres du désir, elle perdure et se perd dans leur domestication » (p. 87). Le récit s'installe entre ces deux pôles contradictoires. Ce film est à lui seul le modèle de « la maladie cinématographique » où se joue une « rectification incessante des frontières » entre cinéma et théâtre, champ et hors champ, acteur et spectateur, orientant inexorablement ce dernier vers les mécanismes fragiles « *in statu nascendi* », d'une négociation collective » (p. 73).

La folie se déclare lorsqu'il y a renoncement à comprendre de la part des autres et que le « patient désigné ne veut plus se donner tout ce mal, ni éduquer les autres » ; « la folie chez Cassavetes s'offre comme solution ou proposition erronée pour clôturer un drame insupportable. La parole folle permet à tous ceux qui sont là de mettre fin à un processus de questionnement qui les dérange. » C'est ainsi que se déclare la profession de foi du psychiatre cinéphile qui ne se laisse hypnotiser par aucun trompe l'œil nosographique.

La complexité de ses approches cinématographiques est bien sûr à la hauteur de celle des films choisis et, en ce sens, le film de Nanni Moretti est un modèle du genre. *Palombella Rossa* est le film fétiche qui concentre toutes les attentes et les déceptions d'un homme et, à travers lui, de toute une génération, qui se retrouve à courir après le ballon sans comprendre ce qu'il (ou elle) fait là dans cette piscine pour joueurs de water-polo. Collapsus, amnésie, dépression sont les symptômes de ce que Jean-Claude Polack appelle « le complexe de 1989 » : « Séisme psychique avec son mélange de désarroi et d'enthousiasme en réaction à la rupture idéologique de l'après-socialisme réel. »

À partir du chapitre « Filmer un rêve, rêver un film », l'inconscient reprend ses droits. Le rêve en tant que voie royale est l'objet convoité que le film espère capturer (« filmer un rêve comme dans la séquence filmique de *La Maison du Dr Edwardes* pour laquelle Salvador Dalí apporte sa contribution ») et ce qui hante l'artiste (« rêver un film »). « Proximité fonctionnelle du dispositif cinématographique et de l'appareil psychique conçus l'un et l'autre comme machines d'inscription ». Le parallèle entre film et rêve est tentant, surtout s'il s'agit d'en défendre la multiplicité sémiotique et de réduire le primat du signifiant qui, ici, ne fait pas loi. Comme les images du rêve, celles du film ont leur spécificité qui ne se réduit pas à la quête d'un sens unique. Le film et le rêve ne nous entraînent-ils pas vers des rivages inattendus de nous-mêmes et du monde ?

Deux illustrations personnelles particulièrement savoureuses avec ASA NISI MASA – en relation avec le film de Fellini *Huit et demi* – et « Ma rencontre

avec Stanley Kubrick » nous montrent à quel point le cinéma et le rêve, qui habitent l'auteur, sont faits de la même étoffe ; deux rêves qui s'entrelacent dans le désir de « faire du Fellini ou du Kubrick » et de filmer un rêve.

Avec *La Maison du D^r Edwardes*, Hitchcock réalise ce double désir de faire un film et de filmer un rêve, mais si celui-ci « est une énigme à interpréter [...] sur fond de thriller », peur et plaisir confondus, les autres films présentés dans les chapitres « Rêves et fantasmes » et « Violences » nous font entrer à nouveau dans l'univers explosif du délire et de la psychose, le cinéma en devenant pour ainsi dire le laboratoire.

En poursuivant la ballade filmique qui semble traverser tous les âges de la vie, il est inutile, avec David Lynch, de tenter la capture des rêves. La « caméra fouineuse » au plus près des processus primaires, des objets partiels, sonde « un inconscient d'avant l'inconscient freudien du refoulement », un inconscient originaire proche du « délire qui se donne comme puissance de contagion, invitation au voyage intérieur, dérangement » (p. 103). Si le monde du rêve permet des retrouvailles partielles avec le paradis perdu, c'est bien parce que l'homme en a été chassé par la conscience de la honte et de l'interdit. Le rêve, compromis entre retour du refoulé et censure, et sans doute aussi le film lui-même, avec ses coupes, ses audaces et ses transgressions, seraient tous deux à la recherche de ce paradis.

Mais cette quête s'avère dangereuse quand il s'agit de « La forme cauchemar ». Ce chapitre charnière nous introduit plus avant dans ce monde originaire d'avant le refoulement, sorte d'antichambre de la folie où l'indicible et l'irreprésentable ont maille à partir avec une vision fragmentée, morcelée, d'un monde où tout peut advenir, où les devenir humains et animaux de la pulsion sont en constant remaniement. « Le cinéma explore cet indicible » (p. 139) proche du chaos et de l'effroi avec des films tels que *Eraserhead*, *Mulholland Drive* de David Lynch, *La Vie nouvelle* de Philippe Gandrieux ou *Barton Fink* des Frères Coen, pour ne citer qu'eux.

Le regard porté sur ce monde intermédiaire n'est pas forcément négatif, il porte en lui sa propre intelligence, il est matrice de « sensations et d'affects qui existent pour eux-mêmes », « quelque chose qui se produit à même le réel » (p. 144).

Dans le livre IV, intitulé Violences avec Chabrol, Kubrick, Haneke ou encore Soderbergh, l'inquiétante étrangeté règne en maître, et c'est pour mieux retrouver ce que nous connaissons et qui pourtant nous surprend toujours : les avatars du désir aux prises avec les pulsions de vie et de mort, mais aussi en prise directe avec le politique.

Il faut lire ces chapitres denses et passionnants sur *La Cérémonie*, *Shining*, *Full Metal Jacket*, *Breaking the Waves*, *Bubbles* pour comprendre à quel point « le destin des pulsions est polyvoque » (p. 204). Ces films et leur analyse constituent une incomparable « percée clinique vers l'impulsion de meurtre » (p. 206, violence interne) qui n'épargne personne (« si on renonce au suicide, on peut être prêt à tuer, passer outre l'interdit et la loi ») (p. 204).

Avec « Se souvenir » qui clôt ce livre de façon presque joyeuse, l'amour du cinéma et de l'écriture chez Jean-Claude Polack se déploie de telle façon que littérature et peinture – en l'occurrence avec Dalí et Proust – deviennent un terreau inépuisable de jeux et fantasmes cinématographiques qui, au-delà du produit fini qu'est le film, contiennent le germe fertile d'une pensée cinéma (si chère à Deleuze), particulièrement apte à capter les sources vives de l'inconscient et à en projeter les énigmes.

Véritable ruban de Möbius avec son dedans et son dehors confondus, production de subjectivité, expression et mise en représentation de la psyché et de ses folies, cet obscur objet de cinéma nous permet d'assister à la création et à la construction d'un univers qui puise dans les profondeurs des affects, des sens, défiant les limites de la figurabilité et où la folie singulière y est bien plus douce en comparaison de la folie meurtrière qui s'empare des tyrans et des foules sous influence.

Il nous offre une occasion sans cesse renouvelée de nous retrouver mais aussi de nous déterritorialiser sans ménagement. Cet exil volontaire est en quelque sorte l'outil nécessaire d'une pensée vivante, complexe et désirante capable de mesurer ainsi son degré d'ouverture au monde, même si celui-ci n'est ni toujours confortable ni toujours rassurant. En ce sens, le regard de Jean-Claude Polack est une belle incitation et invitation à voir ou revoir un certain nombre de films, une sorte de seconde chance de partir en quête de cet obscur objet. (*Texte paru en novembre 2009 sur le site d'Œdipe Le Salon, à la rubrique « Passeur de livres ».*)

Patrick Avrane

Les Imposteurs

Tromper son monde, se tromper soi-même

Paris, Seuil, 2009, 240 p.

Par LYA TOURN

« En ces temps de transparence obligée... » C'est par ces mots que commence le livre de Patrick Avrane sur les imposteurs. Il est clair que nous vivons en des temps où, au nom de la transparence, l'on ne cesse de traquer l'imposture, en utilisant des moyens techniques de plus en plus sophistiqués, pour la faire reculer. Il est clair aussi qu'en ces temps, malgré cela, l'imposture ne cesse de s'épanouir. Mais il arrive également que l'on glisse, parmi les impostures, quelques-unes qui n'en sont pas, pour tenter de s'en débarrasser : la psychanalyse, par exemple...

Le plaisir, l'intérêt, l'amusement, parfois, que provoque la lecture de ce livre, capable d'atteindre un large public, l'apparente légèreté du propos, l'élégance et la simplicité de l'écriture ne doivent pas nous faire oublier qu'il s'agit là, avant tout, de l'ouvrage d'un psychanalyste. D'un ouvrage pensé, qui invite subtilement le lecteur à penser ou à repenser, à la lumière de l'imposture, des questions de toute actualité.

Car, comme nous le montre Patrick Avrane, l'imposture est aussi atemporelle que l'inconscient. La légende (ou l'histoire?) de la papesse Jeanne (*La Papesse Jeanne* de Lawrence Durrell, citée par Phyllis Greenacre, est mentionnée page 145) et de l'utilisation de la chaise percée qui s'ensuit en offre une illustration étonnante. Mieux connue sous le nom de Jean VIII, la papesse Jeanne aurait, vers 885, usurpé la papauté, en cachant son identité sexuelle. La naissance d'un enfant venant dévoiler publiquement son imposture, l'Église aurait été contrainte à utiliser, par la suite, une chaise percée, permettant la vérification des organes génitaux du candidat avant la nomination. Cette histoire – ou légende – n'évoque-t-elle pas, mieux que toute autre, l'atemporalité de l'imposture, en même temps que celle des théories sexuelles infantiles?

Hypocrite, menteur, pervers narcissique, mythomane, mystificateur, charlatan, usurpateur, faussaire ou simplement aristocrate, mentant selon les bonnes manières, pour ne pas être cru, tels ces nobles de Guermantes merveilleusement décrits par Proust, que Patrick Avrane évoque avec tant d'à propos (p. 22-25). Sous ces formes multiples, qu'est-ce qui caractérise l'imposteur? En tout cas, pas le sentiment d'imposture. Le cas de Kenneth sert à l'auteur de

support clinique pour analyser, avec beaucoup de finesse, ce sentiment bien connu des psychanalystes, dont les racines se dévoilent peu à peu, au fil des séances, dans le jeu des signifiants. « Souffrir de sentiment d'imposture n'est pas être un imposteur ; ce serait même plutôt l'inverse. C'est considérer Kenneth comme imposteur qui serait une imposture ! », conclut Patrick Avrane. Ceux qui souffrent, en effet, de sentiment d'imposture ne « s'autorisent » pas, car, dans cette forme du manque de confiance en soi, « c'est l'illégitimité qui est avant tout redoutée » (p. 22).

Comme le titre du premier chapitre l'indique, « L'imposture est parmi nous », elle nous guette. Notons, en passant, qu'il n'y a pas de mot spécifique pour désigner celui qui est victime de l'imposteur et de son imposture. Serait-ce parce que personne ne veut se trouver de ce côté-là du miroir ? Mais le pire, avec les imposteurs, c'est qu'il se passe avec eux la même chose qu'avec les microbes : Dieu sait combien il y en a parmi nous qui ne sont pas dévoilés !

L'auteur distingue, pour commencer, trois types d'imposteurs : l'imposteur-tartuffe, qui mène l'hypocrisie à sa plus haute expression, le mystificateur, qui abuse de la crédulité d'autrui, et l'usurpateur, qui usurpe la qualité d'un autre. Dans tous les cas, prévient-il, dès le début du deuxième chapitre, psychanalyse et imposture ne font pas bon ménage, car la pratique de la séance tend « non pas à éliminer toute tromperie, mais à entendre celle-ci comme l'expression de la vérité d'un sujet » (p. 44). Le psychanalyste renvoie la mystification à son auteur.

L'analyste connaît, bien sûr, des tentatives d'imposture, comme nous le montre l'exemple de Iago, venu voir l'analyste « pour comprendre son âme, pas pour parler de lui » (p. 46). En rappelant la phrase de Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse*, « Toute canaillerie repose sur ceci, de vouloir être l'Autre de quelqu'un, là où se dessinent les figures où son désir sera capté », Patrick Avrane écrit : « L'imposteur, en entrant dans le bureau du psychanalyste, croit savoir la façon de s'adresser à lui pour être entendu comme il le souhaite. De l'Autre, il pense connaître les ressorts, ainsi imagine-t-il pouvoir agir de manière à ce que son attente soit résolue. Mais l'analyste ne joue pas le jeu ; il n'est pas sur scène, ni Orgon, ni Elmire, ni même le Ciel, il est dans la salle, assis dans son fauteuil d'orchestre, et cela lui permet de comprendre les péripéties de l'intrigue » (p. 63-64). Vous aurez reconnu la référence à Tartuffe, l'imposteur hypocrite immortalisé par Molière, dans la comédie dont l'auteur rappelle que le titre complet est *Tartuffe ou l'imposteur*.

« Un des arts du psychanalyste est de ne pas se laisser prendre aux pièges du semblant » (p. 57), de ne pas « s'y croire », de ne pas croire être

le sujet qui sait – à moins d’être lui-même un imposteur. Et puisque Iago ne peut pas renoncer à sa demande – que l’analyste cautionne son imposture –, ce n’est pas étonnant que, lorsque celui-ci lui refuse d’utiliser le divan, les séances prennent fin.

Dans le chapitre III, intitulé « Le mystificateur entiché », Patrick Avrane nous présente « le plus déroutant, le plus inquiétant et le plus fascinant » parmi les imposteurs, celui qui, alors que « ceux qu’il trompe ne sont pas nécessairement crédules », « bouscule toutes les certitudes », ébranle « tout l’édifice de nos croyances lorsque l’imposture vient à être découverte » (p. 73-75). C’est le tristement célèbre Jean-Claude Romand, « faux médecin, vrai meurtrier », dont l’écrivain Emmanuel Carrère raconte l’existence dans son roman *L’Adversaire*, qui en est le cas exemplaire.

« Il se dit médecin, mais ne fabrique aucun faux diplôme ; chacun est renvoyé à sa propre crédulité. C’est la structure de la parole, ce qui soutient la croyance du sujet en sa propre existence, qui est mise à mal » (p. 84). Dans ce cas, « le dévoilement de l’imposture détruit. La parole devient traîtresse, elle ne garantit plus une relation entre sujets, mais ne fait qu’entretenir un rapport à l’objet » (p. 83). C’est que, pour le mystificateur, la dimension de l’Autre – garant de l’ordre symbolique – n’est pas présente. Et Patrick Avrane souligne la défaillance narcissique, la fêlure précoce dans le miroir, qui en est à l’origine.

Je me garderai bien de dévoiler ici tous les détails de l’analyse, extrêmement riche, que fait l’auteur de cette figure de l’imposteur, et les ultimes conséquences qu’il en tire : ceux qui n’ont pas encore lu le livre la découvriront sans doute avec le même plaisir, la même surprise, qui furent les miens en la lisant.

Thomas, le protagoniste du roman *Thomas l’imposteur*, de Jean Cocteau, illustre, dans le chapitre IV, intitulé « L’usurpateur légitime », le troisième type d’imposteur : celui de l’usurpateur. « L’usurpateur s’appuie sur un mythe ; il lui donne corps » (p. 127), écrit Patrick Avrane. Et parfois, comme dans le cas de Guillaume Thomas, prétendument Guillaume de Fontenoy, tué en première ligne parce qu’il n’a pas pu quitter son état, c’est l’Autre qui aura « forgé son destin ».

Ce qui distingue finalement les trois différentes impostures serait « la manière dont chacun traite avec la mort » : « Tartuffe se sait mortel, mais tente de l’oublier en se construisant un paradis sur terre. Le mystificateur se croit immortel puisque le personnage qu’il s’est construit le sort de la condition humaine. L’usurpateur est immortel, car ce n’est pas lui qui meurt. Ruser avec la mort, ce que chaque être humain ne cesse de faire puisqu’il

vit avec cet impensable, ne fait plus partie de l'existence de l'imposteur. Il a trouvé dans son imposture ce qu'il imagine être la solution de cette énigme » (p. 137). Les trois classes d'imposteurs ne sont évidemment pas complètement dissociables. Quelle est la part d'imposture à soi-même qui s'y joue dans chacun des cas ?

Dans le chapitre V, « L'homme sans qualités », l'auteur rappelle « le roman de la cure » et la part que la « question du romanesque » y occupe. En « faisant référence aux romans des écrivains, comme au romanesque de la vie des imposteurs à travers les siècles, les études psychanalytiques ne se contentent pas de prendre des exemples en dehors de la clinique habituelle pour y trouver du matériel ; elles sont au cœur de la dynamique de l'imposture » (p. 147). « L'hypocrite, l'usurpateur et le mystificateur jouent sur la plénitude, écrit-il, ce que l'on peut appeler la jouissance (au sens de jouir d'un bien), qu'ils entretiennent chez autrui pour appuyer leur imposture » (p. 169). Pour certains patients, c'est justement la découverte que la jouissance de l'autre n'est pas la leur qui permet de mettre fin à l'imposture. Patrick Avrane évoque le cas de certains analysants, où les qualités « idéales » dont ils se parent, et qui sont là pour la jouissance de l'autre (les parents, par exemple), sont en fait le masque de l'imposture. L'analyste, rappelle-t-il, « n'espère aucune jouissance de ses analysants ». Il est donc essentiel qu'il se garde de promouvoir une construction, si « pleine de qualités » soit-elle, « qui ne serait que façade ». « Parfois, il est important de perdre certaines qualités pour en retrouver d'autres. C'est à ce prix que l'homme sans qualités ne se transforme pas en imposteur, que son vide apparent n'est pas rempli par la mythomanie » (p. 170).

Nous allons découvrir, vers la fin du chapitre VI, « L'homme sans histoire », que le vrai « homme sans histoire », c'est le psychanalyste. Patrick Avrane se sert du film de Frank Capra, *L'Homme de la rue*, où Gary Cooper incarne John Willoughby, qui joue à son tour le personnage de John Doe, pour montrer que c'est l'absence d'histoire qui se trouve à la source de l'imposture mythomane. Mais en soulignant la fonction de révélateur du personnage de John Doe, il rappelle que la « nécessaire neutralité du psychanalyste repose sur la mise à l'écart de sa propre histoire ». « Le psychanalyste est aussi un homme sans histoire, conclut-il ; pour autant, lui se garde de la mythomanie » (p. 203).

Il n'est donc pas surprenant mais, au contraire, tout à fait logique, que le dernier chapitre du livre s'intitule « L'imposture du psychanalyste ». Le problème de l'imposture en psychanalyse, rappelle Patrick Avrane, c'est qu'il n'y a « qu'un psychanalyste qui peut traiter un autre d'imposteur ». D'où les « points

épineux » qui surgissent inévitablement lorsque le psychanalyste et les instances officielles sont obligés de travailler ensemble autour d'une table...

« La psychanalyse n'est pas une affaire de clerc, de religion, où l'imposture est intraitable sinon au regard de Dieu, mais elle est une pratique laïque où l'imposture est le fait de chacun. Cela ne rend pas plus facile – puisque ce n'est pas défini par un dogme – de déterminer qui est imposteur, mais cela permet d'indiquer que l'imposteur psychanalyste existe, même si sa définition ne repose sur aucune loi » (p. 226).

Je finirai par l'évocation de la belle phrase par laquelle, en écrivant et en psychanalyste, Patrick Avrane clôt ce livre, érudit sans en avoir l'air : « Mais l'inconscient demeure énigmatique, nous n'en entendons que des bribes ; beaucoup nous échappent. Tout comprendre, tout savoir, tout maîtriser, il n'y a que les imposteurs pour l'assurer » (p. 237).

Par PHILIPPE PORRET

La tromperie, dans ses multiples avatars, n'est pas sans intéresser la psychanalyse. Sans doute parce que, comme le faisait remarquer Claude Roy, « il y a la même distance entre “je me trompe” et “je te trompe” ». L'altération n'est pas sans révéler de l'altérité. Dans cet ouvrage brillant et méthodique, Patrick Avrane développe, interprète les multiples variations d'un champ polyphonique : imposteurs, illusionnistes, faussaires, mystificateurs, mythomanes, usurpateurs, fabulateurs, tartuffes, menteurs, hypocrites, disparate armée de la semblance ou de la falsification, se voient réordonnés et réenvisagés par un psychanalyste attentif. La variété des positions subjectives, la différence des parures, la distinction des conflictualités intrapsychiques, sous la pression des événements ou des signifiants, apparaissent clairement sous la plume d'un auteur porté par une verve clinique : récits de cas, figures historiques (faux rois, faux princes), créatures littéraires (*Tartuffe*, *Thomas l'imposteur* de Cocteau) ou cinématographiques (John Doe), personnages de l'actualité criminologique (Jean-Claude Romand, Christophe Rocancourt), ou du petit monde analytique (Masud Khan), font entendre dans leur petite et singulière musique, les accents et les ressorts souvent pathétiques de ces multiples machinations lucides mais surdéterminées.

La psychanalyse, fil rouge de ces portraits comme de ces récits, et toujours en arrière-fond, fait l'objet d'incisifs commentaires ou d'indications transversales de l'auteur, quant à l'éthique qui guide son champ. *Les Imposteurs* n'est donc pas un livre spécialisé, même s'il nous donne bien des clés

sur ces faussaires; c'est un ouvrage hanté par la discipline de Freud et sa relecture par Lacan, et par la vérité de la pratique de la parole quand l'inconscient, ses déformations, y sont de mise. Dans une écriture serrée d'où l'humour n'est jamais absent, Patrick Avrane dissipe de façon indirecte le malaise qui saisit parfois les praticiens débutant l'exercice de la psychanalyse et qu'ils nomment eux-mêmes le sentiment ou la crainte de l'imposture: comment supporter cette fonction qu'est l'analyste et la confiance de l'analysant, sans s'y croire et se prendre pour un psychanalyste, dans une substantielle et définitive identité? L'interrogation n'est pas mince, elle nous concerne tous.

Patrick Avrane donne à cette question de très nettes réponses. On ne saurait qu'en recommander sinon prescrire la lecture à ceux que Lacan nommait Suffisances et Béatitudes. Nous n'en sommes pas toujours éloignés...

Dominique Guyomard

L'Effet-mère. L'entre mère et fille, du lien à la relation

Paris, PUF, 2009, 211 p.

Par PATRICK AVRANE

Petit mais costaud, c'est le premier qualificatif qui peut surgir à la lecture de cet ouvrage. Il ne faut jamais, bien au contraire, se fier à l'épaisseur de la tranche pour jauger un livre; celui-ci le démontre une fois de plus. Pas si petit que cela d'ailleurs, car les deux cent dix pages sont serrées, mais assurément charpentées, et ne se contentant pas de reprendre sous une autre forme des assertions déjà dites, apportant des propositions claires pour comprendre rien de moins que ce qui permet à la transmission généalogique d'être possible, ce qui distingue femme, mère, homme, père, fille, fils, enfant.

Avec sa connaissance, profonde, parce qu'on perçoit bien que celle-ci ne s'appuie pas que sur du savoir théorique mais a traversé les aléas de la clinique, donc du transfert, Dominique Guyomard ouvre la question du féminin, du maternel, de la femme, de la mère, donc de la différence des sexes et des générations.

Il s'agit de distinguer la mère du maternel et de remarquer que ce dernier se tient spécifiquement du lien. « Le maternel est le registre du lien, du narcissisme du lien. Cette modalité narcissique est à différencier d'un narcis-

sisme qui se constitue sur le mode d'un rapport à l'objet, à l'objet dans la relation » (p. 13). Dominique Guyomard, dans son texte, et cela est essentiel, insiste sur la distinction entre le relationnel qui fait de l'enfant un objet, et le transmissible qui n'est pas dans un rapport à l'objet. À partir de là, elle apporte une interprétation remarquable du baby-blues, considéré comme nécessaire dans la mesure où il témoigne de l'accès à ce lien « pour ensuite le quitter tout en gardant l'empreinte narcissique qui le caractérise » (p. 18). La dépression *post-partum*, elle, signe le ratage de cette étape qui se doit d'être éphémère. « Il faut [...] que le lien s'efface et s'inscrive comme nostalgie, pour élaborer et constituer l'autre maternel comme objet » (p. 24).

Ainsi, la question du sujet féminin est celle du passage du lien à une relation. « Il s'agit [...] de se différencier d'une mère à la fois même et autre, d'instaurer une mêmeté – être aussi une femme – qui ne fasse pas disparaître l'altérité de l'autre femme qui est aussi une mère » (p. 38). Ce mouvement se fait parce que Dominique Guyomard nomme de façon pertinente une mélancolisation : « Chez toutes les femmes, la mélancolisation existe comme économie érotisante de la relation à une mère “impossible” pour une fille “impossible” (à satisfaire) et comme processus vécu consciemment ou non, qui mène à la castration œdipienne » (p. 68-69). Elle remarque que cette mélancolisation est structurante, tandis que la jouissance du lien efface à la fois la mère et l'enfant. L'érotisation ne doit pas succomber à un pulsionnel ravageant, car sinon, « de ne pouvoir supporter le sevrage et la limite qu'il impose à la mère comme à l'enfant, le lien peut se transformer en addiction passionnelle, et non en relation, au sens de la relation d'objet » (p. 85).

Mais, pour qu'il y ait sevrage, il doit y avoir eu jouissance, appropriation du sexe féminin de la mère, c'est sa répétition, son impossible fin qui provoque notamment les addictions, parmi lesquelles Dominique Guyomard place à juste titre l'anorexie. « Ce qui doit rater dans la relation mère-fille pour que celle-ci ne soit pas un ratage, c'est la permanence de l'éphémère ! » (p. 121), souligne-t-elle.

Poursuivant avec les avancées les plus vives de Françoise Dolto, Dominique Guyomard distingue alors deux narcissismes chez la femme. Dans l'acmé de sa jouissance, il peut y avoir prévalence de la pulsion de mort, don d'elle-même dans la survivance de l'espèce ; tandis que, chez l'homme, la pulsion de mort est insupportable au narcissisme. Par ailleurs, existe bien un narcissisme de l'assomption phallique d'être femme. Cette séparation entre hommes et femmes se retrouve dans un registre lié à celui-là quand, pour devenir père, un homme soumet au refoulement le pul-

sionnel incestueux, alors que la femme est mère grâce à un ancrage du féminin dans sa propre mère. Chez Freud, rappelle-t-elle, la femme est comprise comme espace creux. « L'amalgame est fait entre le matriciel et le sexuel, confondant l'un et l'autre, le vagin et la matrice, pour mieux les annuler » (p. 194). Mais cette ignorance peut être comprise comme une protection, une sauvegarde de la matrice la différenciant d'avec le sexe. C'est ainsi que « le sexuel participerait au refoulement d'un narcissisme au cœur de la féminité des mères, dans le lien précoce mère-enfant » (p. 195). De même que la femme n'est pas toute dans la jouissance sexuelle, l'obscurité et le maternel font alliance d'ombre bienfaisante pour protéger l'enfant.

Ces quelques notes concentrées ne rendent que très partiellement compte du mouvement dialectique de *L'Effet-mère*. Il faut lire cet ouvrage pour en saisir à la fois la rigueur de la démonstration et la richesse des avancées, dont celle, fondamentale, que Dominique Guyomard développe avec le concept clinique de narcissisme du lien. D'autre part, même si cela est peu présent dans les quelques lignes de ce compte rendu, la clinique est bien au cœur du travail de l'auteur. Clinique du lien mère-enfant, celles qui aiment ou se haïssent trop, baby-blues, multiples somatisations du bébé, ou du bébé dans la mère, bien entendu, mais, plus généralement, clinique du désir où, par exemple se distinguent le désir d'être enceinte, le désir d'être mère, le désir d'enfant ; et l'on sait les effets que cela produit, par exemple quand une grossesse survient au moment d'une adoption.

« Ce livre tente de témoigner d'une recherche issue de la clinique psychanalytique et d'entendre différemment le féminin d'une femme dans ses multiples représentations » (4^e de couverture). Il y a un mot avec lequel je ne suis pas d'accord dans cette phrase de présentation de ce travail, c'est le verbe « tente ». Ce livre ne tente pas de témoigner : il témoigne. Mais, dans le même temps, ce petit mot résume assez bien la démarche, psychanalytique dans l'âme, de Dominique Guyomard. Il n'est pas question d'assommer avec des assertions définitives, mais de laisser le lecteur être tenté par ces fines propositions. De cette façon, nous rencontrons, dans la lecture même, ce que l'auteur nous propose : « Il est [...] essentiel de se sevrer du plaisir du lien, pour que la trace de l'incorporation de ce plaisir, s'inscrive comme lieu et mémoire du lien » (p. 131).

Gageons donc que de *L'Effet-mère* de Dominique Guyomard, nous garderons trace.

Par PHILIPPE PORRET

L'influence des mères laisse rarement les créateurs indifférents ; sans doute parce que les unes comme les autres, de fréquenter l'originaire, sont invitées par l'existence à envisager les imprévisibles effets de ce qu'ils ont fait surgir dans le monde. Balzac ne fut pas le dernier à s'en préoccuper : « La mère qui laisse voir toute sa tendresse à ses enfants, crée en eux l'ingratitude ; celle-ci vient peut-être de l'impossibilité où l'on est de s'acquitter. » Plus récemment, Ingmar Bergman estimait, de son côté, que « chaque femme vit avec un saboteur en elle, qui a la voix de sa mère ». La voix de son maître ? Non, non, la voix de sa mère, insiste le cinéaste. L'amour maternel porterait donc charmes et larmes ; son adresse, de se faire incise, deviendrait hantise. La médaille a son envers, son enfer. Sauf si... Sauf si ?

Sauf si ce que Dominique Guyomard nomme délicatement « l'entre mère et fille », ni camaïeu ni entre chien et loup, s'ouvre au temps, à l'éphémère, qui d'avoir existé, rend possible que s'initie un passage, fragile mais décisif, déterminant en tout cas : un indéfectible lien laisse place à une relation plus dés-enchantée, mais ouvrante, individuante ; et celle qui deviendra femme fait de sa solitude partenaire, disait Lacan. Tel est cet effet-mère, qui donne à cet ouvrage très assumé, son titre singulier.

Assumé ? Assurément. S'entendent, au fil de chapitres incisifs, les intuitions et réflexions que la clinique, l'expérience et la recherche ont suscité chez une psychanalyste attentive à la singularité d'un champ, à la nécessité transitoire d'un drame pour qu'advienne de l'altérité. L'exigence que comporte ce dernier mot, les enjeux théoriques comme les conséquences pratiques qu'il ouvre dans la cure, forment la mémoire vive de ce livre : on y puisera amplement. Le drame ? un moment mélancolique avec sa composante de haine de soi, que Dominique Guyomard arpente avec humour, sous l'appellation « séduite et abandonnée ». La capture mutuelle de l'entre mère et fille, le ravissement qu'il opère, la mélancolisation que comporterait l'élaboration nécessaire de la castration, dessinent bien des destins, des paysages cliniques aussi, dont la haine, le transfert négatif, la rivalité implosive, forment, dans une cure, les massifs. Comment les envisager ? « La clinique de l'analyse – souligne l'auteur – me paraît poser une question de façon récurrente, question liée à l'écoute – dans un transfert – de paroles de femmes : y a-t-il un autre plus autre pour la femme que pour l'homme ? Est-ce une nécessité, cette double altérité, structurant son processus identifica-

toire de femme dans le lien à la femme qu'est sa mère? Une altérité qui, avant d'être inscrite par la différence des sexes, est nécessaire, dans le lien maternel, à la différenciation: altérité du même avant d'être celle de l'autre sexe... L'auteur, avec adresse, fera résonner fort loin cette altérité du même, dont le féminin pourrait se faire lieu cicatriciel mais dépassionné.

L'Effet-mère est un ouvrage dépaysant et attachant; il n'est pas toujours simple d'entrer dans les premières pages, quand l'engagement de l'auteur, l'assurance de ses formulations, le recours à un vocabulaire un peu dru, ressemblent parfois à une pluie d'été. Mais l'impatience de l'enthousiasme laisse rapidement place à une réflexion plus ensoleillée, où la pertinence d'un récit d'un moment de cure (Fatima) apporte le liant nécessaire et déplie une pensée de la clinique. Le livre de Dominique Guyomard, l'enseignement dont il est porteur, demeure en son lecteur, longtemps après que les pages en soient refermées. *L'Effet-mère* a quelque chose d'un futur antérieur: en creux ouvert à l'avenir, évocateur d'un passé qu'appelle le présent, sans nostalgie. Un arrière-pays, aurait peut-être soufflé Yves Bonnefoy, dont on ne s'approcherait que vaguement, et par des sentiers toujours renouvelés...

Miren Arambourou-Mélèse

Les Héritiers de Don Juan

Déconstruire la transmission coupable

Paris, Campagne Première /, 2009, 216 p.

Par PATRICK AVRANE

Freud, Don Juan; bien entendu, l'oxymore surprend d'autant plus les psychanalystes qu'ils s'en réclament les héritiers. « Prêter à Don Juan des héritiers, quelle provocation pour celui qui figure par essence l'homme qui, récusant son ascendance, n'aura pas de descendance, le libertin à qui sa quête de jouissance barre tout accès à la rencontre de l'autre et de la temporalité! » (p. 11). L'ouvrage de Miren Arambourou-Mélèse allie le sérieux de la démonstration à la plus radicale des remises en cause de la transmission de la psychanalyse. Il s'agit enfin de s'écarter de l'imaginaire sécurisé de la servitude volontaire, d'oublier la référence immuable au meurtre du père.

Partant d'une lecture attentive du mythe de Don Juan, à travers l'étude des trois œuvres fondamentales – *L'Abuseur de Séville* et *l'invité de pierre* de Tirso de Molina, *Dom Juan* de Molière et *Don Giovanni* de Mozart et

Da Ponte –, Miren Arambourou-Mélèse nous montre que ce mythe « révèle [...] la faille abyssale sur laquelle est érigé le système patriarcal : si le nom du père se transmet par clonage d'honneur en excluant la mère du système symbolique d'affiliation, l'affrontement duel entre deux volontés de puissance est incontournable » (p. 30). C'est ainsi que la femme sensuelle, incarnée par Thisbé dans *L'Abuseur de Séville*, est dangereuse, pouvant duper la paternité, tandis que Don Juan use de son sexe pour s'affirmer vivant, dans un désaveu de toute féminité en lui.

« La loi et l'usage ont à accorder aux femmes de nombreux droits qui leur sont encore refusés, mais la situation de la femme ne pourra jamais être autre que ce qu'elle est, une aimée adorée dans sa jeunesse, une épouse vénérée dans sa maturité » (lettre de Freud à Martha du 15 novembre 1883, citée p. 66). Il ne faut jamais oublier ce que la correspondance freudienne révèle d'un certain rapport de Freud aux femmes. S'appuyant ici sur une étude fine des liens de Freud à Breuer et Fliess, la dette généalogique à l'égard du premier, et les restes inanalysés envers le second, Miren Arambourou-Mélèse remarque que cela plonge Freud dans une situation analogue à celle de Don Juan conquistador, lui qui va partir à la conquête des hystériques.

D'autre part, la familiarité de l'auteur avec la langue allemande lui permet de souligner que, dans cette langue, la honte peut être *Scham* : la honte d'un sujet pris en défaut, ou bien *Schande* : la honte par déshonneur, l'infamie, celle de don Juan, celle que, nous a montrée Miren Arambourou-Mélèse, traque Freud en lui. Dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, seul le premier terme est utilisé. « En élisant le sexuel comme paradigme de la névrose, Freud peut faire glisser l'héritage qui le préoccupe, cette *Schande* qui frappe une lignée de déshonneur et fait trace dans le corps et la psyché sous *Scham*, la honte qu'éprouve un sujet individuel dont la défaillance personnelle se dévoile au regard d'autrui » (p. 100).

Au sujet d'Œdipe, Miren Arambourou-Mélèse expose combien l'usage du mythe par Freud est réducteur. Il évacue tout ce qui est en amont et donne au drame sa dimension tragique. Laïos a été condamné par les dieux pour un crime contre la généalogie, en abusant de Chrysis ; par ailleurs, Freud méconnaît la double parentalité d'Œdipe, élevé par le roi et la reine de Corinthe, ainsi, souligne l'auteur, rejette-t-il le maternel socialisé au profit du matriciel biologique angoissant. Car, et c'est la thèse centrale de cet ouvrage, « aux femmes maintenues à l'écart de toute réalisation sociale ou culturelle, la société patriarcale impose le refoulement de leur énergie pulsionnelle, la soumission aux interdits d'une morale édictée par les maîtres du logos » (p. 196). Freud, avec la construction de l'Association interna-

tionale de psychanalyse « comme une Église intolérante à toute hérésie, et le texte de *Totem et Tabou* [...] [qui] vise à verrouiller définitivement la transmission dans la culpabilité des fils » (p. 133), comme Lacan, dont le phallus reste référé à l'organe masculin, n'ont fondamentalement pas remis en question cette donnée patriarcale.

Aujourd'hui, notamment avec la maîtrise de la procréation, le roc de l'anatomie est obsolète, la société démocratique est celle de l'égalité des sujets, mais « quels restes non élaborés avons-nous hérités de nos pères, pour qu'ils ravagent ainsi les espaces d'échange de travail et de transmission de la psychanalyse que nous nous sommes donnés » (p. 185) ?

On le voit au travers de ces quelques notes, le projet de cet ouvrage ouvre à des questions essentielles, le plus souvent à peines audibles. C'est un grand mérite de ce livre non seulement de les exposer, mais de les soutenir par une réflexion théorique et clinique dont on ne peut donner ici que quelques échos morcelés, et qu'il s'agit de suivre dans le texte. Ainsi, nous comprendrons comment, héritiers de Don Juan, nous nous devons de déconstruire la transmission coupable.

Marta Segarra

Traces du désir

Paris, Campagne Première /, 2008, 216 p.

Par SYLVIE SESÉ-LÉGER

Traces du désir est le livre lumineux d'une universitaire catalane, spécialiste de littérature française et de cinéma. Outre sa thèse sur Henri Michaux, Marta Segarra s'est intéressée à la littérature écrite par des femmes, et notamment aux romancières francophones du Maghreb. Cet ouvrage, très original, révèle l'érudition de l'auteur en littérature, cinéma, philosophie et psychanalyse. Bien que le français ne soit pas la langue maternelle de Marta Segarra, son style limpide souligne la grâce de sa pensée. *Traces du désir* est un livre rigoureux, subtil et d'une grande lucidité. À l'opposé d'une certaine critique littéraire étouffante, cet essai offre des voies multiples à la recherche.

Dès l'introduction, la référence à Jacques Derrida et à Hélène Cixous frappe le lecteur. Marta Segarra a une connaissance approfondie de leurs

œuvres ; elle a dirigé un livre collectif intitulé *L'Événement comme écriture. Lire Cixous et Derrida* (CampagnePemièrre, 2007).

Traces du désir analyse des représentations littéraires et cinématographique du désir et de sa loi, celle qui pousse le moi vers l'Autre. Il ne s'agit pas du désir au sens freudien qui, inconscient, tend à s'accomplir, dans les rêves, les lapsus, les symptômes, en rétablissant selon les lois du processus primaire, les traces liées aux premières expériences de satisfaction. La conception de Marta Segarra se rapproche de celle de Lacan influencé par Kojève, centrée sur le désir situé dans l'écart entre le besoin et la demande. Le désir est désir de l'Autre, désir d'être reconnu comme Autre par l'Autre. Hegel, Sartre, Lévinas, Derrida sont les voix philosophiques de cet irréductible entre moi et l'autre, du désir de s'appropriier l'autre, d'effacer son altérité pour le rendre même. L'auteur évoque l'étymologie du mot : *desiderium* vient de *sidus, sideris* (qui donnera sidéré), astre, qui signifie d'abord cesser de contempler les étoiles, puis au sens figuré, constater l'absence de quelque chose et enfin souhaiter, chercher à obtenir. Prenant appui sur la racine du mot, elle interroge, dans les textes littéraires ou dans les scénarios de films, les expressions de la crise du sujet moderne ou postmoderne. Cette crise est celle du moi éclaté ou « moi funambule », selon l'expression d'Henri Michaux dans *Plume* : « Il n'est pas un moi. Il n'est pas dix moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre. » Marta Segarra manifeste sa sensibilité aux expressions nouvelles du sujet qui sont « au-delà du conflit entre la maîtrise et la perte » et « renoncent à l'illusion d'unité et de stabilité » qui domina la pensée occidentale depuis Descartes.

Les œuvres qui retiennent son attention, et qu'elle analyse avec une précision d'orfèvre, révèlent, dans les entrelacs signifiants, les traces du désir : « Quelque chose arrive à la langue, par la langue » (Jacques Derrida dans *Langue à venir*).

L'auteur livre les clefs de sa méthode d'interprétation dans le dernier chapitre, intitulé « L'amour-autre », sur l'écriture d'Hélène Cixous. Elle a recours à la « dissémination » du signifiant telle que Derrida l'a théorisée « en le libérant de la tyrannie du signifié unique » pour échapper à la répétition logocentrique. La signification n'est plus le produit d'une opposition binaire telle qu'elle était envisagée par Saussure ; « car tout signifiant se définit par l'absence des autres signifiants, par ses rapports potentiels avec ces signifiants absents, ainsi qu'avec les autres signifiants présents dans le texte. » Tout clinicien pourra reconnaître cet abord du langage qui célèbre « la fête du signifiant » (Cixous). La « dissémination » constitue un

« dérangement » volontaire de la langue ordinaire, et la langue poétique « doit accoucher de toutes les langues innombrables dont elle est grosse ».

Marta Segarra propose une interprétation du *Tristan et Isolde* de Richard Wagner (1865) qui chante l'amour absolu d'un homme et d'une femme. Les amants échangent leur identité: « Tu es Tristan, / et moi Isolde, / jamais plus Tristan! », « Tu es Isolde, / et moi Tristan, / jamais plus Isolde! » Le nom n'opère plus la séparation, la différence: « Sans nous nommer, / sans nous séparer, / nous reconnâitre à nouveau, / nous enflammer à nouveau. / éternellement infinis, / ne nous sentant qu'un seul... »

La déconstruction du sujet unifié à partir du désir est également illustrée par l'analyse de la tragédie de Fernando de Rojas, *La Célestine* (1499). Ce roman est étonnamment moderne par le rôle accordé tant à la sexualité féminine que masculine. *La Célestine* décrit la passion amoureuse, la transformation de l'amant en l'amante, l'Autre fondamental de l'homme. Dans une tirade célèbre, Calixte, épris de Mélibée, proclame sa foi, subversive: « Moi [chrétien]? Je suis mélibéen; j'adore Mélibée, je crois en Mélibée, j'aime Mélibée. » Le pouvoir patriarcal est défié. Les amants en mourront. Célestine, l'entremetteuse du désir, est la face bestiale de la sexualité féminité, celle qui conduit les amants sur les chemins interdits.

Chez Michaux, le « poète célibataire », attiré par la mystique et les drogues, la vision de l'amour est désenchantée. Selon lui, le désir de fusion est un piège car l'objet du désir demeure introuvable: la femme est toujours opaque. Chez Henri Michaux, nous retrouvons des accents lacaniens: « L'énoncé pur du sexe est impossible puisqu'il appartient à la réalité et que la parole ne peut que le dénaturer. »

Pieyre de Mandiargue, dans sa nouvelle « L'archéologue » décrit l'étrangeté de la femme qui finit par devenir dégoût du corps féminin. Pour un homme, ici l'écrivain, une femme désirante ne serait-elle pas toujours animale? Mandiargue baptise d'ailleurs son personnage Bettina .

Dans *La Maison* de Bernard Alba, Federico Garcia Lorca met en scène la répression du désir féminin dans la société patriarcale espagnole. Cette pièce de théâtre est un huis clos funeste: cinq filles, le père mort, la mère qui fait l'homme et l'homme hors scène, objet du désir des filles qui s'entredéchirent. À nouveau, le désir rejoint la destruction. *Le Public*, pièce d'avant-garde de Lorca, met en scène le désir transgressif homosexuel: réécriture de l'œuvre de Shakespeare, Roméo et Juliette étaient deux hommes. Cette réflexion sur le théâtre préconise de « dormir à l'intérieur des mots » pour en finir avec la rhétorique vide du théâtre traditionnel. Dans cette pièce résonnent les problèmes identitaires du sujet homosexuel,

l'anéantissement des limites du corps, l'inquiétante pénétration dans le corps de l'autre et le sadisme à l'égard du corps féminin et « efféminin ».

Tout autant subversive, la poésie de Luis Cernuda (*La Réalité et le désir*) est une célébration charnelle du désir homoérotique, pour un corps absent dont la trace demeure : « la violence / de n'être pas un seul en toi, / apaise-la » [...] « Mais mon amour ne peut rien / si ton corps ne consent : / il ne peut qu'informer un mythe / dans ta matière belle. »

Marta Segarra analyse brillamment *Les Bonnes* de Jean Genet, la tragédie de la gemellité et du désir spéculaire. Dans la perspective hegélienne de la relation maître-esclave, elle rapproche les Bonnes de la Célestine et de la Poncia (personnage de *La Maison de Bernarda Alba*), autres servantes médiatrices du désir.

Dans *Messie* d'Hélène Cixous, l'enjeu est celui de la déconstruction, dans l'écriture faite corps, de la frontière entre l'humain et l'animal : la narratrice dialogue avec sa chatte Thea.

Le désir destructeur est au cœur des deux films espagnols étudiés ici : dans *Susana*, de Luis Buñuel, et *Viva la muerte* de Fernando Arrabal, la femme-mère, la femme rangée est dangereuse pour l'identité des hommes qui l'entourent. Dans ces deux films, le féminin est représenté par l'abjection proche de l'animalité.

Qu'elle interroge un texte littéraire ou bien une œuvre cinématographique, l'auteur de *Traces du désir* charme le lecteur par les coïncidences intertextuelles mises en évidence et par la finesse de ses interprétations. « Cesser de regarder les étoiles »... le désir, dans sa forme la plus aiguë, résiste au langage, à l'écriture.

Jacques Lacan

Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique

Traduction chinoise. Association Psychanalyse en Chine, 8 bis rue Amyot, 75005, Paris, 2009.

Par PHILIPPE PORRET

La traduction en chinois de ce texte majeur de Lacan, rédigé en 1936, mais dont la version remaniée en 1949, lors du XVI^e congrès international de

psychanalyse à Zurich (Marienbad) a fourni la matrice, tient autant de l'événement que de la prouesse. On la doit à la persévérance d'Erik Porge qui a vu, dans cette longue entreprise, un mode d'insertion rigoureux et sobre de la psychanalyse en Chine, loin du baroque culturaliste qui prévaut dans d'autres cercles, ainsi qu'au soin des traducteurs, Qi Chong et Rainier Lanselle, tous deux praticiens de la langue, et, pour le second, de la psychanalyse. L'événement en sera bien un en Chine, dans la mesure où la traduction des *Écrits*, effectuée dans ce pays en 2001, demeurant à ce jour assez contestable, les autres versions publiées du stade du miroir s'originaient... de l'anglais ! La mise en chantier d'une traduction constituant toujours une actualisation du texte et une interprétation de celui-ci, on s'intéressera autant au niveau de langue qu'au recours lexical et à l'effet de lecture pour les traducteurs, réunis en groupe de travail avec des psychanalystes, pas tous sinophones (Josiane Froissart, Pierre-Alain Froissart, Sophie Pierre, Magnolia Chiang-Laluc, Rainier Lanselle et Erik Porge). Le texte, présenté dans une disposition bilingue, puis répété dans son intégralité, a bien résisté, si l'on entend dans cette équivoque autant les résistances fécondes qu'il a opposées à la compréhension de sa lecture en français, qu'aux efforts, innovations, bref au traitement des traducteurs. Il s'agit d'un travail rigoureux, fidèle, sans jamais être ampoulé. On attend donc avec impatience un écrit à venir sur les leçons du texte français, l'affûtage de ses angles quand s'est agi de le traduire dans la langue de Gao Xinjiang. Un appareillage de notes accompagne utilement la lecture de ce texte français puis chinois, dont Erik Porge rappelle la place dans une introduction : « Lacan l'a qualifié de “balayette avec laquelle il est entré dans la psychanalyse”. Cela signifie qu'il reste dans la maison Freud, qu'il est freudien, mais ne s'interdit pas de faire le ménage. [...] En liant la genèse du moi au stade du miroir, il s'ensuit que celui-ci ne représente pas le bon sens et la raison dans une opposition au ça qui a pour contenu la passion. [...] Ainsi, la connaissance, pour autant qu'elle tient au moi, est structurellement analogue aux manifestations de jalousie, de persécution et de transivisme. C'est pourquoi Lacan parle de connaissance paranoïaque : il y a un principe paranoïaque de la connaissance. »

On soulignera dans cette publication en chinois l'esprit d'une transmission de la psychanalyse, modeste, didactique, littéral. Il reste à lui souhaiter une diffusion en Chine, où ces textes restent encore insuffisamment connus.

Georges Zimra

Résister à la servitude

Paris, Berg international, 2009, 205 p.

Par NICOLE AUFFRET

Je connaissais le livre, je connaissais son titre. Cependant, alors que je glanais dans une librairie et prenais plaisir à prendre le temps, à feuilleter, ce titre surgit comme si je ne le connaissais pas ! Résister à la servitude. L'auteur en est Georges Zimra, psychiatre et psychanalyste. Il y reprend la question posée par Étienne de la Boétie : « Pourquoi les hommes libres deviennent-ils esclaves ? (dans son ouvrage intitulé *Discours de la servitude volontaire*). Il parcourt, analyse la forme des servitudes en différents moments de l'Histoire, jusqu'à notre époque. Il s'emploie à dérouler ce qu'implique, pour lui, cette question de la servitude. « Toute réponse émane du langage, de ses structures, de ses contraintes, de l'idéologie qu'il tisse, fabrique et transmet. »

Il m'a semblé que ce livre portait dans son écriture une ambition, celle de soutenir une place pour la psychanalyse dans la culture, *via* le questionnement sur les institutions et l'économie de marché. Son long développement le conduit :

1) à une description de la spécifique et actuelle servitude dans la culture de la mondialisation, du capitalisme contemporain et de ses effets : « La mondialisation ne doit pas être comprise uniquement en termes d'homogénéisation mais aussi en termes d'hétérogénéisation, car elle déterritorialise autant qu'elle reterritorialise. C'est par conséquent un projet mouvant qui ne cesse de recomposer son espace et non une construction utopique qui serait figée » – effets, donc, de mouvance perpétuelle ;

2) à l'homme contemporain vivant dans la culture de la mondialisation, que Georges Zimra qualifie d'« homme quelconque ». Paul Virilio, dans son livre *L'Université du désastre*, qualifie le citoyen actuel d'« exotique ». Les thèses de ces deux auteurs me semblent proches en ce qui concerne les effets possibles des transformations de ce monde sur les individus, sur le psychisme.

Pour Georges Zimra, « l'homme de la mondialisation connaît la servitude de la liberté ». Drôle de liberté, que je traduirais plus à partir de la description qu'il nous en donne, comme un « abandon ». Une liberté-abandon « qui aurait son influence sur la possibilité de penser le monde, ou de s'en donner les moyens : « Rien n'est figé, fixé, déterminé, tout est chan-

geant, fluctuant, mobile. [...] Aucune pérennité ne l'assure d'une continuité parce que tout est révoquant, tout est révisable, tout peut se modifier, se transformer, se bouleverser. Il n'est ni individu ni citoyen, il appartient au monde, il est devenu quelconque substituable d'un bout à l'autre de la planète, identifié à l'objet marchant. » Sa servitude n'est pas celle de la tyrannie, elle n'est pas celle de la tyrannie des passions. Sa servitude est celle « d'un monde déserté d'objets, déserté de soi, un monde privé de sens, un nihil, un chaos qui fait de l'homme un être superflu. »

Cet homme, écrit Georges Zimra, « n'a d'existence que dans la masse ». Il n'y aurait qu'un seul corps, le corps social, dans lequel aucun corps ne serait séparé, où sont effacées la singularité et la pensée singulière. Les corps ne se sont soudés qu'en un seul corps, le corps social : « C'est cela qui constitue l'anéantissement de soi. » Disparaît également la possibilité de concevoir un « vivre ensemble ». Si, de cette lecture, nous reprenons les hypothèses freudiennes de *Malaise dans la culture*, la menace serait celle de la disparition de l'espace pour penser l'identité qui ne se pense que par l'altérité, espace effacé par ce « faire corps » ainsi décrit.

Inédite dans l'histoire de l'homme, cette servitude, écrit Georges Zimra, fait que l'homme quelconque « ne peut être pensé "homme des foules" tel que l'étudia Freud ». Sa longue réflexion sur la servitude conduit l'auteur à émettre une hypothèse concernant « la spécificité des articulations de l'appareil psychique du sujet et du lien social » dans ce contexte culturel. Il se réfère à la lecture de « Psychologie collective et analyse du moi » et avance cette idée : l'« homme quelconque » se différencie de l'« homme des foules » que Freud étudia, en 1921. L'« homme quelconque » est l'« homme des masses ». Or quelles sont les différences entre « l'homme des masses » et « l'homme des foules » ? L'homme des foules peut s'identifier au chef et aux membres du groupe, l'homme des masses est réduit à lui-même. L'aliénation est retournée sur sa propre vacuité.

Quant au lien social, selon Georges Zimra, il est rompu, il n'est que de corps pour faire corps. Dans cette alternance, alors, de fusion, rupture, isolement de l'individu, j'entendrai la qualification donnée par Paul Virilio à notre monde « in-temporain », le monde « in-temporain » de l'homme « exotique ». Selon son expression, « autrefois on disait du psychotique qu'il perdait la tête, aujourd'hui l'homme exotique perd le monde ».

Pensées et approches différentes, certes, mais non sans rapprochements possibles. Georges Zimra souligne ce qui caractérise le monde contemporain, les risques de perte de la fonction métaphorique du langage : « le risque totalitaire affectant le langage n'est pas une fiction. Les idiomes

technoscientifiques se sont autonomisés au point de perdre tout contact avec le langage commun. Nourri de la force de l'inertie, de l'habitude, de la connivence et du parler technique, réduit au politiquement correct, à la langue de bois, ce jargon ne permet plus de nommer les situations mais de les gérer de manière technique, pragmatique sans autre alternative. »
 « L'échec actuel du commun réside dans l'incapacité à penser le monde, dans l'impossibilité de le changer, de symboliser les différentes manières de vivre. »

L'espoir est du côté de la subversion poétique, du côté de ce « parler » qui transforme le monde en même temps qu'il nous transforme. « parler » qui serait « non seulement se référer à ce qui nous précède, mais aussi à ce qui crée le monde, c'est participer d'une poétique qui transforme le monde autant qu'elle nous transforme ».

Depuis de très nombreuses années, Pierre Legendre dénonce le risque pour l'humain de se trouver dans la possibilité de détruire lui-même la capacité de « symboliser ». Cet espoir est du côté de la subversion poétique, ce qui n'est pas sans faire penser aussi au « poétique » d'Édouard Glissant. Mais qui me fait penser aussi à la recherche du psychanalyste, au quotidien, pris lui aussi dans l'in-temporaneité du monde. Ce langage, technique, de gestion, de savoir, de rapidité, n'a-t-il pas envahi la manière d'aborder la psychanalyse ? Dans ce contexte, la psychanalyse elle-même ne se met-elle pas parfois en danger de trop de savoir sur l'inconscient, ce qui n'est pas le travail de l'inconscient ? Ainsi, me voici dans l'impossibilité de conclure sans y joindre deux autres « compagnonnages » :

a) Ce passage de René Char, poète et résistant, passage des *Feuillets d'Hypnose* publiés en 1945, mais écrits pendant la guerre : « Viendra le temps où les nations sur la marelle de l'univers seront aussi étroitement dépendantes les unes des autres que les organes d'un même corps, solidaires en son économie.

« Le cerveau, plein à craquer de machines, pourra-t-il encore garantir l'existence du mince ruisselet de rêve et d'évasion ? L'homme, d'un pas de somnambule, marche vers les mines meurtrières, conduit par le chant des inventeurs » ;

b) La recherche de Winnicott concernant « la localisation de l'expérience culturelle » : « J'ai employé le terme d'expérience culturelle en y voyant une extension de l'idée de phénomènes transitionnels et de jeu, mais sans être assuré de pouvoir définir le mot "culture". En fait, je mets l'accent sur l'expérience. En utilisant le mot de culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel les individus et les groupes peuvent contribuer et d'où chacun pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons. »

« Tradition dont on hérite » ! Or ce monde in-temporain est souvent plus pensé comme – ou perçu ou éprouvé – « rupture » que comme « tradition » ou en « quête » de tradition. Est-ce vraiment une rupture ? N’y aurait-il pas à chercher traces d’une dynamique passée dans ce qui paraît tellement inédit ? N’y aurait-il pas à aller relire, à propos de cette « in-temporaneité », la conception de l’histoire comme non linéaire mais « sédimentaire », selon l’expression de Pierre Legendre ?

La lecture de *Résister à la servitude* invite à cette recherche. Son apport me paraît du côté du « résister » effectivement, d’un résister comme il est possible de le dire pour un sujet : du côté de la capacité à accepter l’imprévisible, accepter n’étant pas se « soumettre », mais penser et transmettre. En ce sens, j’entendrai le « résister » de cette étude savante soutenue par un psychanalyste passionné. Elle prend place parmi ces rencontres qui permettent à chacun d’inventer une singulière manière de « penser le présent », soutenir l’espace du « mince ruisselet de rêverie », nid de la possible fonction métaphorique du langage.

Jacques Schotte

Un parcours

Rencontrer, relier, dialoguer, partager

Paris, Le Pli, 2006 - Hermann, 2008 (nouvelle édition), 450 p. ; *Institutions, revue de psychothérapie institutionnelle*, n° 42, « Jacques Schotte aujourd’hui », vol. I et II., 187 p. + 1 CD

Par PHILIPPE PORRET

On parle souvent de parcours de vie, pour insister sur le cheminement, les changements de directions, l’infatigable appétence – moins d’horizons nouveaux que de sentiers incertains mais faisant toujours appel. Jacques Schotte, faisait partie de ces insatiables, appelés par l’ouvert. De ces navigateurs pour qui le grand large se fait seul port d’attache ; de ces chercheurs, aussi fidèles en amitié qu’en interrogations. Leur rencontre était certes dialogue, partage, reliance mais aussi relance... On s’en convaincra, si besoin était, en relisant le très étonnant ouvrage rédigé à la première personne, *Un parcours. Rencontrer, relier, dialoguer, partager*, qui reprend en l’assumant sous cette forme autographe, la longue interview où ce praticien chaleureux et

singulier se vit mis à la question par ses anciens élèves. Et l'on approfondira la complexité de cette biographie intellectuelle en s'appuyant sur les deux numéros d'*Institutions, revue de psychothérapie institutionnelle*, qui, sous des plumes confraternelles ou proches (Jean Oury, Claude Van Reeth, Marc Ledoux, Pierre Delion, Jean-Louis Feys, Arnaud Kalos), se consacrent à l'actualité de son œuvre.

La juxtaposition de ces lectures a quelque chose de troublant ; sans doute parce que la sincérité ou l'exigence de ces témoignages, loin de réduire la complexité du personnage, l'accroissent davantage : « Ma foi, je ne puis poursuivre », écrivait Stendhal dans son (auto) biographie consacrée à Henry Brulard, « le sujet surpasse le disant ! » Il en va de même dans ces nombreuses pages qui, toutes fidèles et créatives, peinent à rendre l'étrangeté du clinicien-penseur, sa voix, ses voies. Sans doute parce que son *Parcours* constitue à lui seul une leçon d'histoire intellectuelle : des tropismes qui fonderont une œuvre, du hasard et de la nécessité des rencontres qui fécondent une pensée, de l'incroyable aiguillon qui pousse ce questionneur à analyser en synthétisant. Lire Schotte parlant de lui-même, de sa formation, est comme suivre le va-et-vient d'un bourdon, traçant dans le ciel de la réflexion d'improbables mais déterminants trajets. Et ses multiples interlocuteurs (Heidegger, Binswanger, Husserl, Kuhn, Maldiney, Foucault, Lacan, Ricoeur, Pankow, Dolto, Tosquelles, Szondi, Oury), croisés et reliés au fil de l'histoire du Nord et de l'Est de l'Europe, dessinent une cartographie de l'esprit, aujourd'hui encore assez méconnue. On pourrait se limiter à ce delta intellectuel ; pourtant, l'anthropopsychiatrie et la patho-analyse que ce natif de Gand bâtit peu à peu ne ressemblent pas plus à une somme qu'à un fragile équilibre. Il est de l'ordre du style, ce lumineux accent, disait Aragon, « que prend à l'occasion d'un homme donné, le flot par lui répercuté de l'océan symbolique qui mine universellement la terre par métaphore ». Il y avait du flot, chez Schotte, et les deux numéros d'*Institutions* qui lui sont consacrés en font entendre les flux, aujourd'hui encore.

La lecture du *Parcours*, dans son étonnant dispositif exo-auto-biographique (il s'agit au départ d'une interview), produit chez le lecteur un intérêt mêlé d'un sentiment d'impudeur : sans doute parce qu'y apparaît plus qu'en tout autre ouvrage, l'impression de regarder un homme en train de penser. Moins qu'une silhouette familière à la Rodin, c'est ici une confiance de Goethe qui s'impose : « Quand quelqu'un me voit lire, j'ai toujours l'impression d'être déchiré en deux morceaux », écrivit un jour l'auteur de *Dichtung und Wahrheit*. Le *Parcours* déchire, de ce point de vue ; il y a pourtant grand profit à lire aujourd'hui ces grandes conversations que Schotte bâtit entre méde-

ciné, psychiatrie, philosophie, anthropologie, psychanalyse, épistémologie. À la fois pour en évaluer la pertinence dans ce siècle trop substantiel, mais aussi parce que s’y prend la mesure, le pouls sans doute, de ce qui anima toute sa vie cet attachant voyageur. À l’occasion d’un de ses premiers cours avec Henri Maldiney, un serment intérieur s’impose qui suivra l’étudiant jusqu’au moment où il deviendra lui-même enseignant : « [...] ce premier jour, je n’avais rien compris – mais non sans me jurer que je ferais ce qu’il fallait pour arriver à tout comprendre. J’exagérais sans doute un peu sous les espèces de ce “rien” et ne parlais pas sans ironie. L’important était de faire passer que, si un étudiant comprend tout de suite ce que lui dit un enseignant, il risque de ne rien en apprendre que ce qu’il savait au fond déjà ou aurait pu trouver tout seul, mettons sans l’aide d’aucun Socrate ou sans aucune dimension d’un transfert, seul capable de faire se produire une transformation qui mène, comme le fait selon Heymans et Freud le *Witz* : le mot d’esprit, d’une sidération à une nouvelle lumière ou illumination, *Verblüffung und Erleuchtung*. » La langue et son feu n’étaient pas de moindre intérêt pour ce traducteur, bâtisseur de passerelles sur le fleuve des idiomes.

On ne peut dès lors qu’assentir au portrait qu’en dresse, en quelques touches bien senties, Élisabeth Naneix-Gaillardat dans le premier tome de la revue consacrée à cette force de la culture, si l’on ose cette formule, comme on peut dire d’ordinaire de quelqu’un, pour souligner sa carrure, qu’il est une force de la nature : « Jacques Schotte était donc cet homme qui avait acquis cette réputation de danseur de la parole tant son style oral, cinétique, se rapprochait de celui de ces enseignants antiques, manducateurs de la parole, tant ses talents de bilingue de naissance, polyglotte d’éducation et traducteur spontané des langues anciennes et vivantes comme des langues de la psychologie, lui conféraient cette sorte de position de sorcier, dont la magie touche au sorcier. »

Jacques Schotte, en matière de psychanalyse en extension, aura fait de l’expression « transmission orale » plus qu’un exemple ; il l’aura élevée avec talent au rang de pléonasme...

Lucrèce Luciani-Zidane

L'Acédie. Le vice de forme du christianisme, de saint Paul à Lacan

Paris, Cerf, 2009, 324 p.

Par PATRICK AVRANE

Les sept péchés capitaux, que Jérôme Bosch a figurés dans la célèbre *Table des péchés capitaux* exposée au Prado, à Madrid, font encore partie de notre héritage culturel. L'orgueil, l'envie, la colère, l'avarice, la gourmandise, la luxure, sont toujours présents dans notre langue, même si leur sens a parfois varié, ainsi le péché de gourmandise était plutôt celui de la glotonnerie. Parmi eux, un seul, l'acédie, est aujourd'hui un signifiant perdu, le plus souvent remplacé de façon erronée par la paresse, mais que les historiens situent plutôt entre la tristesse et la mélancolie. Si le Larousse du XIX^e siècle la définit encore comme apathie, affaiblissement de la volonté, les dictionnaires contemporains restent muets.

La psychanalyste Lucrèce Luciani-Zidane, dans un ouvrage passionnant, s'est plongée dans les multiples occurrences de ce concept aux travers des siècles. Tristesse, paresse, mélancolie, dépression, avec leurs effets : désespoir, chagrin, haine, dégoût, prostration, sont ainsi renvoyés à l'acédie, dans une floraison de références que nous fait partager l'auteur. Mais elle soutient quelques thèses fortes, en s'appuyant notamment sur la lecture de Lacan et du théologien luthérien Anders Nygren, décédé en 1978, lui-même cité par Lacan à propos de la distinction entre Éros et Agapè, que l'on peut entendre ici comme la distinction entre le désir amoureux et l'amour de Dieu, la passion christique, la notion chrétienne de l'amour s'étant faite sur le meurtre de l'Éros. Ainsi, pour l'auteur, l'acédie est exclusivement chrétienne, elle représente le symbole négatif de l'amour chrétien ; donc l'Agapè peut être entendu comme l'ombilic de l'acédie. Cette dernière est même consubstantielle au christianisme : « Le christianisme a bouleversé l'ordre humain, a perverti l'amour, ce qui a introduit l'acédie, maladie de son propre système » (p. 262). De cette façon, Lucrèce Luciani-Zidane, à partir des formulations de Lacan, peut situer très précisément l'acédie : « L'acédie, c'est "ce qui cloche" dans le système, sur toute sa chaîne. Symptôme dans l'homme parce que syndrome dans le dogme » (p. 319).

« Dans sa formulation d'un amour donné d'avance, "assuré", l'acédie est à l'Agapè ce qu'une face d'une bande de Möbius est à l'autre face appa-

rente. Comme le déclare Lacan [dans *L'Étourdit*] : « [...] il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ça serait l'assurance-haine aussi » » (p. 244). Lucrèce Luciani-Zidane, dans son ouvrage foisonnant, nous fait donc comprendre combien ce signifiant perdu de l'acédie reste un concept important pour la psychanalyse dans la mesure où, avec lui, nous pouvons nommer ce qui ne peut se dire autrement, notamment en ce qui concerne la distinction, dans notre praxis, entre Éros et Agapè.

Jean-Claude Maleval *L'Autiste et sa voix*

Paris, Seuil, 2009, 355 p.

Par PHILIPPE PORRET

C'est un livre stimulant, on le dira aussi simplement. Parce qu'en bousculant nombre d'idées reçues, il historise en réordonnant de façon convaincante ce qu'il faut bien appeler aujourd'hui le spectre de l'autisme : non qu'il s'agisse de fantasmes ou de revenants, mais pour situer dans cette appellation la disparité clinique d'un champ à envisager de façon structurale. Relisant en les articulant aussi bien Bleuler, Kanner et Asperger, que Mahler, Bettelheim, Tustin ou les Lefort, sans oublier par ailleurs les écrits des autistes, Temple Grandin, Donna Williams, Birger Sellin, le propos de Jean-Claude Maleval établit un paysage, traçant quelques allées à la française où prédominaient jusqu'alors les bosquets touffus mais fleuris d'une composition florale anglo-saxonne. La thèse ?

L'autisme n'est pas un handicap et ne relève pas d'une seule approche éducative ou pédagogique, on s'en doutait un peu, mais encore convenait-il d'en faire autre chose qu'une position ; il engage surtout une responsabilité de sujet se manifestant par un refus de l'énonciation sur fond d'angoisse. Loin d'être muets, les autistes sont verbeux, poursuit l'auteur, qui développe en l'occurrence les conséquences d'une remarque de Lacan, dans sa conférence de Genève en 1975 sur le symptôme. On suit avec intérêt sa démonstration, qui n'est pas sans éclairer un champ voisin, mais distinct pour Maleval, celui de la psychose : « Que la représentation la plus commune de l'enfant autiste en fasse un être muet repose sur une certaine présence de la carence énonciative qui détermine cette pathologie : elle ne saurait être plus évidente qu'en ce silence obstiné. Quand le sujet autiste cherche

à communiquer, il le fait autant que possible d'une manière qui ne met en jeu ni sa jouissance vocale, ni sa présence, ni ses affects. S'il est une constante discernable à tous les niveaux du spectre de l'autisme, elle réside dans la difficulté du sujet à prendre une position d'énonciateur. Il parle volontiers, mais à la condition de ne pas dire. »

Cette interprétation de la position subjective des autistes, à partir de l'importance qu'ils accordent aux écrits ou au maniement seul des signes, amène l'auteur à reconsidérer les incidences de la voix comme objet pulsionnel, et l'impossibilité pour eux d'un l'usage du signifiant. Si l'on accompagne sans réticence la démonstration de Maleval, quant à la crainte des autistes – mettant leur voix en réserve – d'être vidés d'eux-mêmes s'ils la faisaient servir à l'appel, on regrettera pourtant une écriture soudain moins accessible quant aux rapports entre voix, jouissance et identification unaire. Le soin explicatif cède sur ce point nodal du terrain à l'évidence ou à la connivence. L'évitement de toute langue de bois, réussi tout au long du livre, a momentanément laissé place à une réduction terminologique dommageable sur un passage aussi déterminant. On ne boudera pas pour autant son plaisir de relire avec l'auteur le récit d'Oliver Sachs quant à l'amour des autistes pour les nombres premiers, et de suivre les progrès développements que Maleval y apporte. On signalera chez ce dernier une double exigence intellectuelle, agréable à la lecture : le soin d'extraire, chez des précurseurs, un détail clinico-théorique, une position qui se révéleront des années plus tard précieux, pour les réintégrer autrement, dans l'intelligence du spectre ; nous l'appellerons la sagacité de l'historien pour qui le passé garde un avenir, en fonction d'actuels impératifs. Et, par ailleurs, l'évitement du synchrétisme sommaire. Tout ne s'équivalant pas, des distinctions s'imposent. On en trouvera trace par exemple dans une recommandation d'Asperger que Maleval préserve, tout en lui trouvant une actuelle pertinence théorico-clinique : chez les autistes, soulignait Asperger, il convient de parler « sans s'approcher d'eux personnellement », avec calme et sans émotion, en affectant « une passion éteinte ». Ce qui amène l'auteur à constater que pour se faire écouter de l'autiste, « il convient de faire taire sa voix ». Avis à celles et ceux qui, s'adressant de bonne foi à un autiste, pourraient se révéler sans s'en rendre compte des plus intrusifs...

On l'a compris, *L'Autiste et sa voix* mérite lecture attentive. On aurait pu souhaiter de l'auteur qu'il fasse part de son expérience clinique d'un tel champ spectral, explicitant le roman de formation de ce tâtonnement inévitable. On s'en tiendra à la ligne de crêtes qu'il emprunte et nous assure. En lui sachant gré d'éviter à ses lecteurs bien des abîmes, coutumiers en un si singulier périple.

*Hétéros. Discours, lieux, pratiques*Catherine Deschamps, Laurent Gaissad, Christelle Taraud
(sous la direction de)

Paris, Épel, 2009, 222 p.

Par PATRICK AVRANE

Depuis plusieurs années, les éditions Épel publient, et souvent traduisent, ce qu'elles nomment « Les grands classiques de l'érotologie moderne ». Parmi ceux-ci, des textes de Judith Butler, bien entendu, *Antigone : la parenté entre vie et mort* ; *Politique de la sexualité : les tensions productrices de la solidarité* ; et *Marché au sexe* (en collaboration avec Gayle Rubin). D'autres ouvrages traitent de Michel Foucault : David Halperin, *Oublier Foucault : mode d'emploi* ; et *Saint Foucault*. Quelques-uns s'appuient sur de grandes figures littéraires : Élisabeth Ladenson, *Proust lesbien* ; Léo Bersani, *La Mort parfaite* de Stéphane Mallarmé. Le livre de Vernon Rosario, *L'Irrésistible Ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, fait le lien entre la littérature et les réflexions historiques. Parmi ces dernières, nous pouvons lire des ouvrages faisant référence à l'histoire ancienne, comme ceux de Mark Jordan : *L'Invention de la sodomie dans la théologie médiévale* ; Jonathan Katz : *L'Invention de l'hétérosexualité* ; John Winkler : *Désirs et contrainte en Grèce ancienne* ; David Halperin : *Cent Ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*. D'autres études relatent des expériences récentes, et sont donc liées à la politique contemporaine, tels les livres de Mario Mieli : *Éléments de critique homosexuelle. Italie : les années de plomb* ; Juan Gil-Albert : *Le Style homosexuel. En Espagne sous Franco*. Enfin, nous pourrions qualifier de « cliniques » des livres comme ceux de Pat Califa : *Le Mouvement transgenre. Changer de sexe*, et de Lynda Hart : *La Performance sadomasochiste. Entre corps et chair*.

Cette énumération partielle nous fait comprendre la qualité de ces ouvrages : celle d'un ensemble de textes de référence pour cette question qui est désormais étudiée en France après avoir été un travail essentiellement américain. La simple lecture de la forme des titres de ces ouvrages indique la perspective dans laquelle ils se situent : vouloir être au plus près du réel. Aucune ambiguïté dans ces intitulés de livres, aucun sous-entendu, pas de métaphore, ni de jeux de mots. La langue doit rendre compte d'une réalité jusque-là cachée, refoulée, interdite. Nous sommes aux antipodes d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur*. Cela témoigne sans aucun doute de l'époque dans laquelle nous

sommes, celui de la mise en évidence de ce qui ne devait pas être montré, la levée des tabous, ce que l'on peut entendre aussi comme le remplacement des figures totémiques dans leur dimension allégorique par ce qui s'affirme comme des représentations du réel. C'est donc un ensemble de matériaux, bruts ou travaillés, qui, dans ces ouvrages, est porté à notre connaissance.

Hétéros. Discours, lieux, pratiques, récent ouvrage des mêmes éditions, préfacé par l'historien Alain Corbin, est issu d'un colloque, qui s'est tenu à l'Université libre de Bruxelles, interrogeant « l'histoire contemporaine des hétérosexualités : un impensé de la recherche ? », sous la direction de Catherine Deschamp, Laurent Gaissad et Christelle Taraud. « Si la pratique hétérosexuelle est universelle, la culture hétérosexuelle, elle, ne l'est pas. En allant plus loin, il faudrait peut-être même se demander si les cultures hétérosexuelles, c'est-à-dire celles où l'attirance pour l'autre sexe est partout figurée, cultivée, célébrée, ne constituent pas un cas particulier que des raisons historiques, liées à l'expansion économique et coloniale, auraient rendu apparemment général » (Louis-Georges Tin, p. 23), questionne d'emblée un des promoteurs de cette recherche. L'ensemble des participants, historiens ou sociologues pour la plupart, apportent un certain nombre de réflexions où « l'hétérosexualité et les danses de couple » (Christophe Apprill) croisent « la "normalité" hétérosexuelle et l'armée en Belgique » (Bruno Benvido) ou les ouvrages « psy » sur « le couple : un nouvel espace de contrôle d'une hétérosexualité normative » (Irène Jonas), pour ne citer que trois des dix-neuf articles.

Comme on le voit, ce récent livre des éditions Épel a, lui aussi, le mérite d'ouvrir un champ de travail certainement, pour le freudien, en rupture avec son habitus ; ce qui ne peut que lui être salutaire !

Pu Songling

Trois Contes étranges. Récits chinois

Sources, Fondation Martin Bodmer, préface et traduction de Rainier Lanselle

Paris, PUF, 2010, 118 p.

Par PHILIPPE PORRET

Ce livre est un fragment de fragment... d'une œuvre monumentale, celle que tout Chinois, communiste ou pas, a abordée de près ou de loin à

l'école: *Les Notes de l'étrange de LiaoZhai*, dont sont extraits ces trois contes, constituent l'un des récits les plus importants de la littérature chinoise et, partant, de la culture mondiale. On s'intéressera donc de près à ces vestiges, ces rescapés; à ces trois récits illustrés au sein d'une œuvre rédigée par un conteur hors pair, entre notre âge classique et le début des Lumières, et qui en comportait... plus de cinq cents! La parution de cet ouvrage, accompagné d'une reproduction minutieuse de la calligraphie et des illustrations originales, inséparables du récit, pourrait ne concerner que des spécialistes de la littérature chinoise, et quelques amateurs, curieux ou érudits. Pourtant, la copieuse introduction du traducteur, qui apporte à la lecture de ces courts textes une puissance critique et un fort utile appareillage de notes, développe de justes perspectives en matière d'histoire littéraire, en concernant explicitement notre champ. Rainier Lanselle se fait sur ce point très explicite: ainsi à soutenir que, dans ce livre, « il y a une modernité radicale – celle que vient fendre le blindage de la langue classique et des pratiques qui lui sont attachées – et qui est celle d'une brusque irruption du sujet moderne, c'est-à-dire d'un sujet divisé – autre nom du sujet de l'inconscient, il n'y a qu'un pas. Nous le franchirons sans beaucoup d'hésitation. Je ferais même l'hypothèse [...] que pour Pu Songling, la langue aura pu constituer, dans la mesure même où elle vient s'inscrire en anti-langue vulgaire [...], comme signe de négation, possédant des vertus analogues à celle dont Freud a reconnu la présence comme nécessaire à la levée momentanée du refoulement ».

On l'a compris, le traducteur invite, outre au plaisir de ces contes détaillant une passion de l'ignorance chez ses trois héros (dont l'un ressemble comme un frère chinois au Norbert Hanold de *Gradiva*), à une relecture des rapports entre un auteur et la langue pour dire, établir, faire surgir le monde des choses de celui des mots, disait le Lacan du *Rapport de Rome*; il s'agit ainsi, pour Pu Songling, et d'autres littérateurs avec lui, d'instaurer un rapport inédit à la subjectivité par l'usage, la mise en œuvre d'un mode littéraire et discursif échappant à la contrainte de la langue classique. L'histoire de la Chine est inséparable d'une guerre civile qui travaille en profondeur sa langue, et ses modes d'expression: écrite ou parlée, lettrée ou vulgaire, elle hante dynasties et consciences individuelles et pousse en silence à l'émergence d'un sujet. Pas de psychanalyse chinoise sans historisation de la subjectivité que véhicule la langue, ses discours littéraires; elle reste à faire, même si nombre de travaux de Rainier Lanselle (dont le coruscant *Le Sujet derrière la muraille. À propos de la question des deux langages dans la tradition chinoise*, publié chez Érès) œuvrent en ce sens. Ces *Trois Contes étranges* en donnent aujourd'hui une autre occasion; on y saluera d'abord la finesse

du portrait psychologique de ces hommes irrités par leur désir comme après leurs dieux, et si éloignés du cliché de l'harmonie ; on sera sensible, ensuite, au soin donné à la présentation de l'ouvrage (comme au fac similé du manuscrit original), et enfin à la faconde malicieuse de la langue qui conserve à ces contes en français, le sel et le grain du rapport à l'inconnu.

À l'*unbekannt*, à l'*unbewusst*, aurait dit Freud...

Horacio Amigorena *L'Amour du fantasme*

Paris, Abstème et Bobance éditeurs, 2009, 74 p.

Par FRANÇOIS LÉVY

C'est un petit livre à la couverture noire, d'un noir comparable à l'obscurité profonde dans laquelle Sigmund Freud aussi bien que Wilfred R. Bion ont choisi de résider pour y distinguer des objets invisibles autrement. L'auteur les y rejoint et, ce faisant, nous éclaire intensément sur l'amour du fantasme. L'amour du fantasme ! Comment faut-il entendre cet assemblage ? S'agit-il de l'amour que l'on porte au fantasme (et non à son objet) ? De l'objet que le fantasme élit et qu'il nous fait aimer ? « L'amour du fantasme, écrit Horacio Amigorena, [à la différence de l'amour platonique et de l'amour marital], octroie un nom à la femme comme si elle n'en avait pas et implorait d'en avoir un » (p. 7). Et il est vrai que tout est dans le « comme si elle n'en avait pas », car, à l'évidence, elle en a un depuis toujours, mais pas nécessairement celui qui la fait femme d'un homme qui enfin la nomme. Le fantasme, ajoute l'auteur, « enfant bâtard de l'inconscient individuel et culturel », fait « du vil plomb un or pur ».

À chacun de comprendre ce que l'auteur désigne comme vil et ce qu'il décrit comme pur, mais peut-être s'agit-il, tout simplement, du résultat du trajet qui, depuis la vie, mène à l'« invitation au voyage » auquel le fantasme nous incite en recréant « toujours un nouvel – *unique* – objet d'amour ». De la Jeanne Duval de Baudelaire à la Béatrice de Dante, d'Aphrodite à Rose Sélavy (« Éros, c'est la vie ») de Duchamp, de la tout juste pubère Dolorès à la Lolita de Nabokov, « le regard intérieur de l'homme idéalise ou rabaisse les femmes pour les aimer, le fantasme les poursuit en reculant et la métaphore les cherche et les réalise là où elles ne sont pas »

(p. 12). Ainsi l'auteur a-t-il bien raison d'indiquer que, d'un certain point de vue, l'amour du fantasme « sublime ou abîme son objet », et que, d'un autre point de vue, « elles [les femmes] représentent le sacrifice de la femme à l'amour du fantasme ».

Mais, au-delà de toutes ces transformations qui ne visent qu'à « isoler le nom de la fille de son corps afin qu'il ne se perde ni ne se corrompe », « le fantasme devient un pur événement, celui de l'interprétation de tous les simulacres ». Adam, par exemple, « incarne le fantasme originaire de la domination masculine » [dont, au fond, tout le livre est l'objet]. Par son souci de nomination, « il transforme la chose en objet, la femelle en femme ». Parions qu'il y ait une tension entre *nomination* et *domination* !

De même Roméo et Juliette réussissent-ils, pour toujours, à s'unir en « dissolvant » les patronymes qui les séparent (chapitre 2). Ainsi Adam et Ève, dans le mythe de l'origine et de la Création, sont-ils à l'origine du « fantasme phallique » qui pallie la perte par l'homme de la maîtrise de son pénis (chapitre 3). Ainsi Narcisse et Écho n'ont-ils au fond, entre eux, qu'une différence de peu d'importance, différence qui n'est « ni anatomique ni illusoire », comme l'indique Amigorena.

Blessés par la différence des sexes, les êtres humains sont généralement guéris avec la même lance qu'est l'amour du fantasme, et « la perte les guérit de la possession » (peut-être la plus belle phrase de tout le livre, qui en contient beaucoup !).

Au terme d'un parcours, qui semble une « désavantageuse confrontation avec l'autre sexe », on trouve encore quelque dénonciation : celle de Pygmalion, dont le rêve narcissique inavouable – accoucher de la partie féminine de lui-même et la façonner de telle manière qu'elle lui apporterait un autre sexe au service du sien – ne mène qu'à l'illusion (plus qu'adamique) d'avoir donné naissance à la seule femme destinée à lui appartenir (!).

Tout le livre montre, une fois encore, qu'« *il n'y a pas de rapport* », et que tout se joue dans l'entrelacs des fils de l'hallucination, du désir et de l'amour. À partir de là, on pourrait penser que la question humaine par excellence est la suivante, énoncée page 69 (!) : « Comment rendre fictif le réel d'une absence ? » À sa manière, l'auteur répond, à partir de deux œuvres intemporelles et sulfureuses, l'*Histoire de ma vie*, de Casanova, et *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, de D.A.F. de Sade, qui, toutes deux, font retour au fantasme et à l'amour qu'on peut avoir pour lui. « Le fantasme, écrit Amigorena, renoue les liens brisés avec d'autres objets d'amour et de haine et compose avec la dure réalité qui, tôt ou tard, apprend que *l'œil que tu vois n'est pas un œil parce que tu le vois mais parce qu'il te voit* ». « Le

fantasme, ajoute l'auteur, nous enseigne, dès le départ, combien l'idée d'infini associée aux sentiments procure privation et nostalgie ».

Très bel ouvrage, en résumé, entre prose poétique et poésie en prose, d'une écriture, en tout cas, pure et « ciselée » comme on aimerait en lire plus fréquemment !

Alain Amselek

L'Ouverture à la vie.

La psychanalyse au XXI^e siècle

Paris, Desclée de Brouwer, 2010, 310 p.

Par PHILIPPE PORRET

Il est possible que ce troisième livre d'Alain Amselek fasse quelque peu mentir Thérèse d'Avila, pour qui « la vie n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge ». Non que l'auteur tienne l'existence, la spiritualité, ou ce que l'esprit a tout simplement d'incarné et d'engageant, pour secondaires ; loin de là ! Mais plutôt parce que ce psychanalyste qui se penche, dans ces vigoureuses pages, sur son trajet personnel comme sur l'avenir de la psychanalyse aujourd'hui, s'attache avec optimisme à lier la découverte de Freud, sa relecture et la fondation de son champ par Lacan, à de nouvelles et vivifiantes perspectives. À l'aune de la vie, on tâchera d'être à la hauteur, sans attendre l'éternité et ses beaux jours... L'ouvrage ne manque donc pas de souffle, d'audace parfois, en souhaitant aboucher un fleuve à de nouvelles sources. On s'en offusquera, pour qui pense que l'essentiel avait été dit par les deux grands explorateurs ; ou l'on suivra avec intérêt le parcours que trace Alain Amselek. L'entreprise est courageuse, l'argumentation ambitieuse ; et les pages de *L'Ouverture à la vie* toujours animées d'un désir de liance comme de relecture. Le titre ne manque pas de panache, malgré ses connotations *seventies* ; il reflète fidèlement le style de ce praticien chaleureux, penseur sensible des impasses auxquelles le siècle précédent a selon lui souvent conduit, en matière de pratique de la cure. Le sous-titre inscrit la réflexion dans le changement ; il fixe un enjeu que cinq chapitres jalonnent : l'incidence chez l'analyste des expériences préalables à l'exercice de la cure, les apories de la vérité, les fécondes incertitudes du cadre, le réel, l'acceptation du féminin.

Alain Amslek se fait donc critique : des usages et mésusages de notre petit monde socioprofessionnel, souvent. Mais le ton, qui pourrait devenir alors celui du moraliste, dénonçant mœurs ou impasses du siècle, est heureusement vitaminé par le recours étonnement récurrent à la citation, aux citations. Citer est souvent ressusciter ; plus d'une centaine de celles-ci viennent étayer, oxygéner une pensée effectivement ouverte, dont elles témoignent, par l'étrangèreté de leur provenance comme par la relance qu'elles produisent. Et l'on suit sans difficultés une réflexion sur l'éthique analytique, les exigences et difficultés de la cure. Le souci d'orthodoxie n'étant pas, chez cet auteur, de mise, le lecteur passera parfois de l'accord au désaccord en l'espace de quelques lignes, pour retrouver ensuite comme après quelques turbulences un vol en long courrier, efficace et paisible. Qui contesterait par exemple que « le XXI^e siècle attend des psychanalystes qui sortent la psychanalyse de ses vieux enjeux scientifiques et de maîtrise et des influences plus ou moins inconscientes mais toujours actives des philosophes de la représentation, et qui la replacent dans le nouveau contexte du siècle » ? Mais qui lirait aussi sans réticence un commentaire, par l'auteur, du Lacan de *Fonction et champ de la parole et du langage* ? « Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de son codicille, l'analyste participe du scribe. Mais il reste le maître de la vérité, dont ce discours est le progrès. C'est lui qui en ponctue, avons-nous dit, la dialectique », lit-on dans les *Écrits*. Alain Amslek commente alors ce passage : « On a l'impression d'entendre un moraliste et un juge, c'est bien un vocabulaire moral et judiciaire qui sont employés et qu'on retrouvera dans *L'Éthique de la psychanalyse* et bien ailleurs.

En fait Lacan, homme d'ordre dans tous les sens du terme, fait là de l'analyse une sorte de décalque de la structure du Surmoi, cette instance de jugement, ce tribunal, qu'incarnerait, dans la situation analytique, l'analyste, "maître de la vérité". Quelle position terrorisante et mortifère de l'analyste, rejoignant et renforçant le fantasme du "Commandeur" qui anime déjà nécessairement l'analysand du fait de son surmoi ! Quelle image dangereuse et même catastrophique de la psychanalyse !!! » Cette lecture, expéditive, gênera bien des lecteurs, en confortera d'autres aussi, il faut le reconnaître ; parce que relevant du parti-pris, elle néglige, dans l'espace même de la citation, des oppositions internes de la phrase (vérité/sincérité, vérité/discours, vérité/exactitude, vérité/droiture, vérité/dialectique, vérité/progrès) et qui fait naître d'autres lectures.

Alain Amselek reste cependant très attaché à la dimension de la vérité dans la cure, et en discute le processus dans maintes pages de ce livre. Le lecteur est donc souvent amené à travailler avec l'auteur – ce qui n'est pas le moindre intérêt de sa réflexion – mais parfois pour repréciser ou signaler dans une proximité, l'espace d'un écart : l'intitulé du chapitre (La vérité, si je mens) rejoint-il l'intuition freudienne (la vérité s'atteint par ses déformations)? Aux lecteurs maintenant de l'apprécier... On sera sensible par ailleurs au souci d'une présence subtile, incarnée sans se faire jamais envahissante, dont l'auteur développe les linéaments : « Écouter, c'est ne pas entendre l'impasse du sujet que la parole révèle, sans entendre en même temps au moins ce qu'elle comporte d'élaboration active, de recherche active et même parfois de génie de la survivance. Écouter, c'est sans intention délibéré distinguer des différences, des absences et des écarts là où l'oreille savante ou endormie n'entend que le ressassement du même et n'est jamais surprise ni étonnée. Écouter, c'est être affecté par le manque qui se trouve dans la parole puisqu'elle ne peut jamais suffire à dire, et c'est aussi par la tension vers l'altérité ouvrir toute parole à la fois vers son vide et sur son au-delà. Écouter, c'est inviter l'imprévisible et lui faire place libre, portes ouvertes, c'est entrer dans une pratique de l'évidement et de l'angoisse. »

L'Ouverture à la vie. La psychanalyse au XXI^e siècle tient donc les promesses de son intitulé, grâce à la même qualité de présence de son auteur. Ni militant, ni désabusé, celui-ci livre dans ses pages un témoignage attachant dont l'élan n'est pas sans rappeler une confidence de Flaubert, dans sa correspondance : « C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur ! J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. » De ce pressentiment, Alain Amselek a su tirer ce que son livre apporte : un trajet, une attente, des exigences, un esprit, une présence et une absence incarnées. N'est-ce pas ce qui, au XXI^e siècle, s'appelle encore une éthique ?